

14^{ème} festival de gentilly et du val-de-marne
manifestation soutenue par le conseil général du val-de-marne

les écrans

documentaires

films

doc'concerts

rencontres

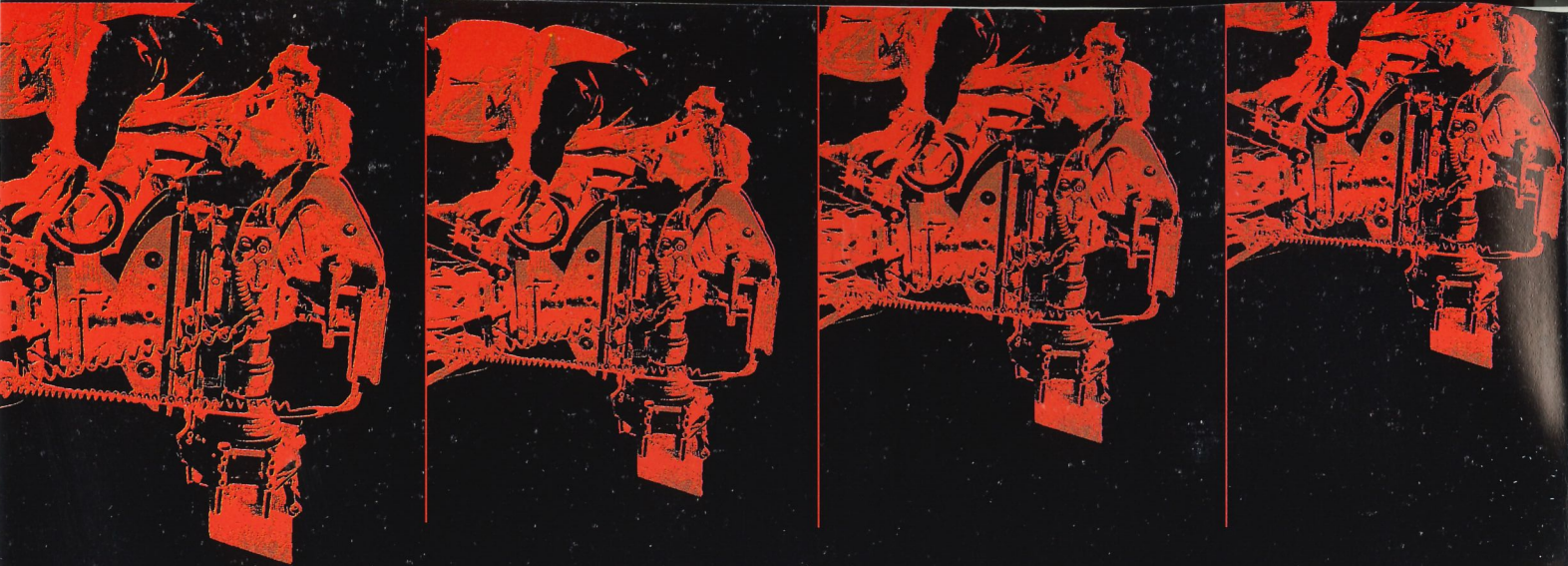
compétitions

histoire(s)



Gentilly
Jussieu
Arcueil

du 22 au 31 octobre 1999 • renseignements : 01 47 40 03 45



avant-premières rétrospectives

festival

toute l'année, les bonnes toiles sont sur fip

PARIS 105.1 - BORDEAUX 96.7 - CÔTE D'AZUR 103.8
LILLE 91.0 - LYON 87.8 - MARSEILLE 96.8
METZ 98.5 - NANTES 95.7 - STRASBOURG 92.3

ET PARTOUT EN FRANCE SUR CANALESATÉLITE ET TPS



>éditoriaux

page 5

>bistoire(s)

Berlin, Murs, Murmures

pages 7 et 10

Rétrospective Marcel Ophüls

page 11

La dernière trace,

comment filmer les lieux de mémoire

page 20

>Séances spéciales

L'image, le monde

page 15

Paysages

page 17

Conseil général / ...!Périphérie

page 18

>Doc'Concerts

pages 8 et 28

>Décoration festival

Thomas Dreyfuss

page 29

>Compétitions

Edito

page 30

Prix des Ecrans documentaires

page 32

Prix du Documentaire court

page 36

Prix Formations

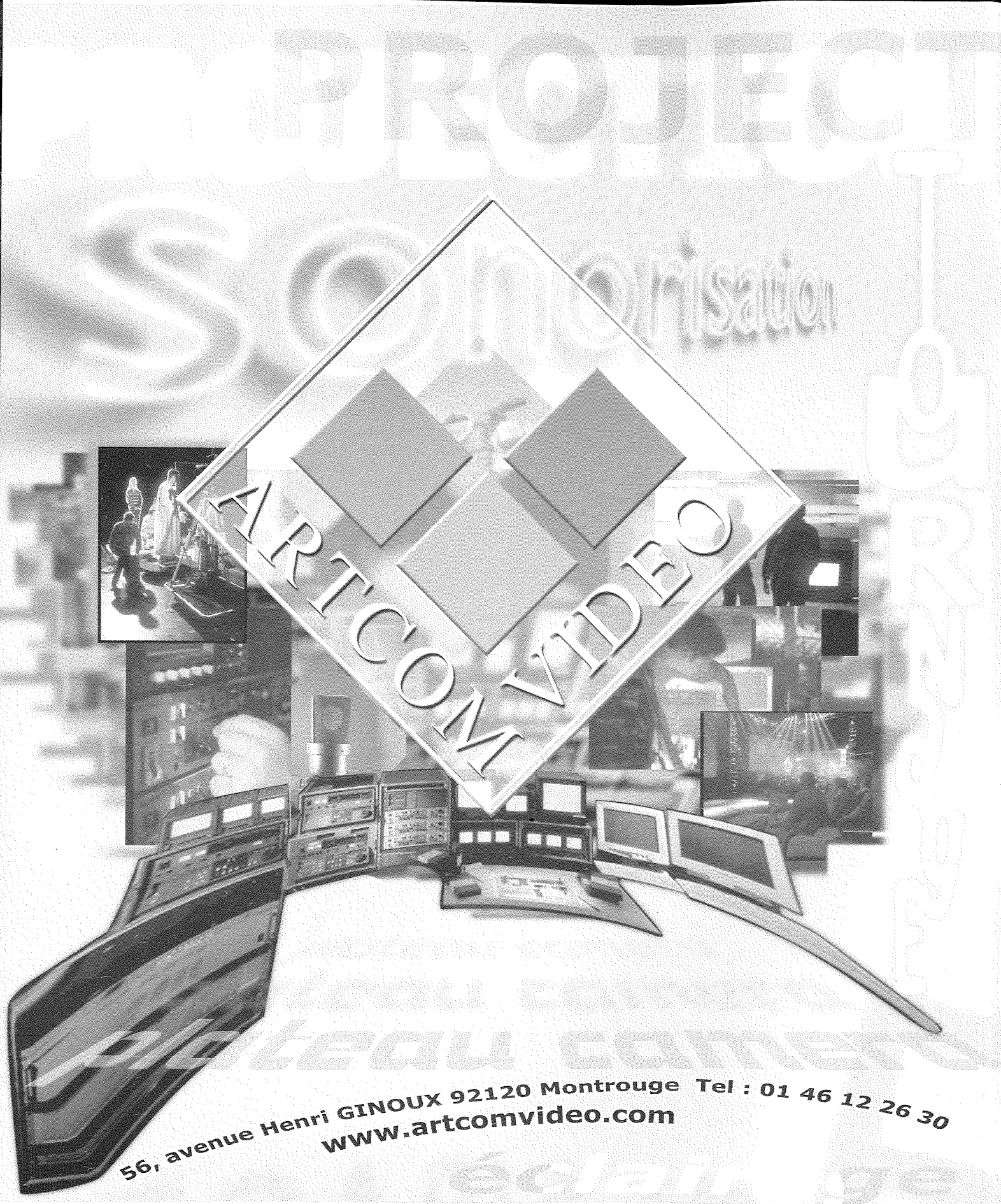
page 38

>Périphériques

page 40

>Index des films par titre

page 41



Dans le cadre de sa politique culturelle le Conseil général du Val-de-Marne accorde une attention particulière à l'art, à son expression, à sa confrontation avec le public.

Le festival des écrans documentaires participe de cette démarche et c'est naturellement que le Conseil général est devenu un partenaire actif de cette manifestation avec la ville de Gentilly qui l'a initiée et l'ensemble de ses partenaires.

Le festival est devenu un lieu de défense et de référence du documentaire en même temps qu'un rendez-vous de la jeunesse autour de ce champ artistique.

Le festival a choisi cette année de porter son regard sur l'histoire, les histoires. Outre qu'il va permettre à chacun d'enrichir ses connaissances, son regard sur le monde, je me réjouis de ce thème, sorte d'hommage au documentaire lui-même dont le propre est bien souvent l'histoire, les histoires qui nourrissent le regard, le rêve et l'imaginaire, et stimulent l'action des hommes sur la réalité.

Je me réjouis de la forte croissance de la création documentaire ces dernières années, grâce au concours des chaînes publiques France 3, Arte, La Cinquième qui en sont les principaux investisseurs. Ce fait souligne le besoin d'un grand service public de l'audiovisuel et de son engagement en faveur du cinéma : celui-ci ne peut être abandonné à la seule industrie cinématographique et audiovisuelle qui ne raisonne pas en terme d'oeuvre mais en terme de profits commerciaux.

Notre collectivité, consciente de ces enjeux, conduit une action de soutien et d'aide à la création contemporaine, comme elle agit dans un même mouvement pour la défense de ses outils de production de recherche et de mémoire que sont la SFP déjà gravement mise à mal par le licenciement massif de la moitié de ses effectifs, l'INA menacé par un budget insuffisant et que l'on voudrait confiner aux seules archives en dehors de la recherche et de la formation.

Avec le festival, ses écrans documentaires, je souhaite que chacun puisse affirmer son exigence d'une grande politique en faveur du cinéma et de l'audiovisuel, et plein succès à cette 14^{ème} édition.

M. Germa

Michel Germa

Président du Conseil général du Val-de-Marne



En choisissant ce thème de l'Histoire(s) pour ce 14^{ème} festival de Gentilly et du Val-de-Marne, les organisateurs ont voulu marqué cette fin de siècle en offrant aux spectateurs un regard sur la création documentaire sans nostalgie ni complaisance.

Cette démarche nous sommes heureux qu'elle puisse se dérouler dans un partenariat qui s'élargit au fil du temps. Associé au Département qui poursuit sa politique en faveur de la création et de la diffusion audiovisuelles, on apprécie toujours la collaboration menée avec la DRAC et l'Université de Jussieu, mais aussi l'intérêt porté à notre initiative par de nouvelles villes du Val-de-Marne comme celles d'Arcueil et de Champigny.

Pour autant, nous restons persuadés que, par son originalité et sa qualité, ce festival, qui a déjà une dimension régionale, devrait pouvoir compter sur un partenariat plus large encore pour mieux intéresser les jeunes des banlieues qui sont si sensibles au monde de l'image et qui ont leur propre production.

Le succès grandissant des différents prix offerts aux compétiteurs du monde entier, la diversité et la qualité des films reçus, renforcent notre sentiment que ce festival correspond bien à une attente et qu'il peut s'ouvrir à un plus large public.

Il revient à chaque participant de ce festival de lui donner le souffle nouveau dont il a besoin pour rentrer dans ce nouveau siècle d'image.

Pour ma part, je continuerai à soutenir toutes les actions qui concourront au succès de cette manifestation dans comme hors de la ville.

Yann Joubert
Maire de Gentilly

56, avenue Henri GINOUX 92120 Montrouge Tel : 01 46 12 26 30
www.artcomvideo.com

Hanté par le temps

Pass d'Histoire sans mémoire, mais la mémoire a aussi sa propre histoire. Ses vides et ses pleins. Ses reconstructions et ses substitutions. Ses légendes et ses effacements.

Quand l'une et l'autre se croisent, se télescopent, leurs "vérités et mensonges" s'additionnent, s'amplifient, s'annulent et parfois se révèlent. Elles peuvent aussi faire advenir une autre prise de conscience du monde, rendre possible une autre posture face au réel, plus incertaine, plus complexe. Inscrive le doute dans une pensée dynamique s'abstenant à jamais de conclusion définitive.

On ne peut douter de la "scientificité" de l'Histoire en tant que discipline et méthode. Ne serait-ce que pour le pouvoir de conscience critique auquel elle peut nous faire accéder. Mais on peut et l'on doit regretter que la responsabilité à laquelle elle nous engage, devienne de plus en plus virtuelle malgré nos vigilances.

Le si fameux "devoir de mémoire", devenu catéchisme obligatoire, semble se déliter de manière dérisoire devant notre impuissance à concrétiser dans nos actes, ce qu'il nous apprend, de quoi il nous avertit, ce sur quoi il nous somme d'être en éveil. Ainsi pour la Guerre du Golfe, la paix, maintenant, jamais (?) en Palestine, les "épurations" et "génocides" (Cambodge, Kurdistan, Bosnie, Rwanda, Soudan, Libéria, Congo, Kosovo, Timor...). Une frénésie de "pensées uniques", ethniques, religieuses, idéologiques, économiques qui témoignent de l'incapacité à "penser l'autre", le reconnaître en miroir comme le garant de notre propre humanité.

Le maëlstrom de l'"Histoire en direct" nous assoit de plus en plus inconfortablement en spectateurs du monde. Toujours un peu plus exonérés, non d'avoir à "prendre parti" - nous sommes même invités à en saisir l'occasion à chaque minute - mais d'agir, interagir, écouter et non entendre, ressentir et non nous émouvoir. Ainsi, le "Plus jamais ça", contient dans sa proposition, l'aujourd'hui, le demain, sans que nous puissions réellement imaginer quel pouvoir nous aurions d'enrayer certaines mécaniques folles.

Pour nous rendre un peu plus impuissants, existe cette merveille de l'accélération commémorative, qui crée de l'"événement" avec du passé, de l'"à-venir", avant même, toujours plus avant... Nous suspendant dans un présent toujours plus fictif, plus simulé. Que reste-t-il des droits de l'homme célébrés en 89, sinon une esplanade battue par les vents et des manifestations récurrentes qui viennent l'"animer" au milieu des touristes ? D'un monde foot, sacré, ode du métissage, sinon du business et des toujours sans-papiers ? D'une "fièvre sacrée" papale à Paris, à Cuba pourquoi pas... L'Eclipse, le millénarium, gentiment nous distrait. De la mémoire toujours plus anticipée. Des repères temporels toujours plus indistincts. Et une fabrique constante de mythes de "l'être ensemble" aussi illusoire que spectaculaires.

La démultiplication des figures du témoin "kaléidoscopise" la réalité, nous enjoint d'"exister" d'une manière aussi narcissique qu'éphémère et laisse foisonner nos possibilités d'interprétation jusqu'à l'extrême lassitude. Comme le souligne judicieusement David Le Breton dans une page "Débats" de Libération qu'il consacre à l'*Eloge du silence* : "Plus la parole prolifère, plus le sens se perd."

"En cinéma", mais ce n'est pas le seul espace de résistance, l'affleurement d'une conscience critique reste permise. Dans cette fabrique de temps différé, de mise en scène, de dispositifs décalés du flux, cette conscience cri-

tique, peut trouver son espace, la distanciation, le recul et les facultés d'analyse ; perspectives nécessaires. Ce peut être des images dont il faut "écouter" le frémissement, des paysages de visages suspendus dans l'instant juste. L'incarnation d'un ailleurs autre que le discours. Des paroles qui se "disent" vraiment, par le chuchotement ou par le cri, en confidence ou en conversation. Et dans le temps du documentaire, plus encore, plus souvent. Nous sommes alors loin de la Leçon d'Histoire qui s'assène à coup de preuves aussi irréfutables qu'invérifiables, quelque soit la valeur des archives et témoignages.

Le cinéma est une mémoire du siècle, un immense champ de lieux de mémoire et de traces, de silhouettes et de fantômes, d'images qui font "archives" sans que l'on les y aient prédestinées. D'instant oubliés, enfouis, sélectionnés dans le vif de la vie, du conflit, par opportunité, volonté ou hasard. Une masse d'icônes et de représentations exponentielle et pourtant partielle, partielle. Avec ses manipulations, ses trous noirs, ses falsifications, ses mises en scène, ses points de vue "choisis" de ce qui est advenu et que nous ne saurions connaître. En tous cas au delà du point de vue central de notre expérience propre.

Partant toujours d'hypothèses "contraintes" avec des thématiques comme "les territoires de la mémoire" en 1994 ou Histoires de familles en 1997, nous espérons toujours qu'à travers la "partition" que représente une programmation, rien ne se résolve dans une dialectique simpliste. Car comment ne pas se méfier de ce qui croit se circonscrire, de ce qui se propose comme une somme, un achèvement, plus sûr moyen d'accélérer une mort de la pensée.

Les Ecrans Documentaires, de manière récurrente, viennent donc "buter" sur l'Histoire, les "histoire(s)", le propre très souvent de la démarche documentaire. Le passionnant le plus souvent n'est pas dans le "document", "le dossier instruit", le sujet cerné. Mais dans ses marges, ses interstices, la forme et la manière dont elles se disent, se racontent, dont elles jouent, du temps, de l'ellipse, de la virgule, du silence, de la parenthèse, de la digression. Lorsque le film, loin de nous phagocyter, nous absorber, nous capter, nous laisse l'espace, la durée, le souffle où notre pensée, notre réflexion, peut désirer s'inscrire.

Ainsi après avoir abordé le sensible, le sensitif, les réminiscences, l'entre deux rives du songe et de l'éveillé en croisant des formes relevant du "cinéma du réel" et d'autres de l'art (mais où est la frontière?) nous avons exploré les croisements de l'intime, de la chronique, et du roman familial dans leurs temps ou en différé...

Revenir sur l'Histoire ne pouvait une fois de plus se concevoir qu'en explorant quelques chemins de traverse, quelques pistes en renonçant à bien d'autres, en laissant se cristalliser quelques questions à travers certaines propositions.

Cela devient donc pour quelques jours histoire(s). Des Murs, murmures de Berlin, aux questions sur la trace, sur l'art et la manière de filmer l'effacement, la disparition. C'est une rétrospective en cinq jalons d'un des grands cinéastes, instructeur caustique et engagé de la Mémoire du Siècle, Marcel Ophüls. L'invitation à une nouvelle revue *L'image, le monde*, qui se donne pour défi de radiographier l'univers d'images-écrans dans lequel nous sommes plongés, "en cinéma" et sous toutes ses formes actuelles. L'occasion de s'interroger sur l'identité, l'appartenance, l'autre, le territoire, à travers la question de l'"algérienité".

Ce sont des explorations musicales (les Doc'concerts) en résonance et en imaginaire avec des films. Des manières de regarder le paysage, et l'"histoire" d'une aventure de production de 15 ans, carte blanche à !!! *Périphérie*...

Didier Husson

> histoire(s)
→ Arcueil

Berlin, Mur, Murmures

vendredi 22 octobre
Arcueil

● *Berlin, symphonie d'une grande ville*
de Walter Ruttmann
(1927, 50 mn)

• Inspiré par les recherches formelles des années 20, le cinéaste scande les mouvements, les flux et le déroulement temporel de la vie d'une grande métropole de l'aube à la nuit.

Walter Ruttmann

Né en 1887, mort en 1941.

Inspiré par les théories cinématographiques expérimentales des années 20 : abstraction géométrique des plans, rythmique musicale, montage analogique, expériences chromatiques pour un cinéma non-narratif. Son opus le plus connu sur Berlin, s'inspire des théories de Vertov, captures à l'improviste du mouvement et d'instant de vie. Son film précède de deux ans *L'Homme à la caméra* du cinéaste-théoricien russe. D'abord ancré à gauche, il virera dans une collaboration sans équivoque avec le régime nazi, travaillant notamment avec Lena Riefenstahl...



Kristoff K. Roll avec Martine Altenburger et Lê Quan Ninh

vendredi 22 octobre
Arcueil

En résonance au film de Walter Ruttmann, Carole Rieussec, Martine Altenburger, Jean-Christophe Camps et Lê Quan Ninh proposent une musique qui se souvient du film plutôt qu'un commentaire ou une bande sonore suivant son découpage.

Sans opposer ni superposer le rythme cinématographique au rythme musical, les musicien(ne)s s'attacheront à faire entendre les liens poétiques entre vibrations lumineuses et vibrations sonores. Oscillations entre la mémoire des images et l'instant musical, entre l'électricité mise en œuvre et les instruments acoustiques. C'est finalement une danse où se nouent l'abs-trait et le concret.

Résonances

Nous regardons défiler les images ; l'organisation - muette - nous interpelle.

La fluidité trace une écoute : légère comme une vapeur, massive, collée à la rythmique industrielle. L'œil immergé prend son temps : rien ne presse l'écho sonore du film.

Nous sommes là, simple réceptacle d'un passage fixé et en attente d'une effusion sonore.

Notre époque est autre et nos tensions s'accrochent là où chacun d'entre nous s'accorde une prise : Nœud d'images qui passent...

À un moment donné, nous prendrons nos instruments et accrocherons le film à nos poignets. Le temps sera présent pour nous qui le laissons tisser, pour vous qui l'écoutez passer...



● Les Kristoff K. Roll duo de musique électroacoustique, né en 1990 : Carole Rieussec et Jean-Christophe Camps

• Si nous pratiquons la miniature, les formes longues et mouvantes nous intriguent (variations pour *Le petit bruit d'à côté du cœur du monde*, différentes versions pour *Des travailleurs de la nuit, à l'amie des objets*).

Nous aimons, sur de longues durées, tisser un temps mêlant l'écrit (acousmatique, instrumental) et l'improvisé ; seuls ou avec d'autres (Daunik Lazro, Gérard Clarté, Xavier Charles, Nido, Laurent Grappe...).

Et travailler l'espace, ses polyphonies possibles ainsi que le mouvement et le volume des sons.

Nous aimons les sons abstraits, mais les sons qui émanent des cultures proches et lointaines constituent souvent la matière première de nos interrogations, de notre travail. Une fois captés, nous aimons écouter, sculpter ces sons, les orchestrer, souligner leurs qualités, ou au contraire, les salir, les brouiller, les détourner. Notre esthétique est celle de l'opaque et de la créolité. C'est entre les langues que nous rêvons et luttons d'un même élan.

"Le droit à l'opacité serait aujourd'hui le signe le plus évident de la non-barbarie".

Edouard Glissant

Principales musiques

• Les Hey! tu sais quoi... Série de miniatures acousmatiques, nées d'improvisations "autour" du quotidien.

• Corazon Road. Carnet de voyage d'Amérique centrale. Label Québécois Sonart / Empreintes digitales.

• Le petit bruit d'à côté du cœur du monde. Après un voyage en Afrique de l'Ouest.

Chaque variation est conçue comme une re-création : alternance de musique concrète, d'improvisation (Daunik Lazro), de musique écrite, de textes projetés, de jonglerie et manipulation d'objets (Gérard Clarté), de danse de paroles (Nido).

• Des travailleurs de la nuit, à l'amie des objets. Fresque politique. Tentative de théâtre populaire "concret", en trois "temps" :

- installation sonore déambulatoire
- projection de sons, petites scènes de manipulation d'objets, et de danse "éclatées" dans l'espace, en situation d'écoute immergée
- concert "en cercle" dans un autre espace, avec un autre dispositif de projection du son.

Décliné dans différentes versions dont un C.D édité chez Métamkine, dans une version acousmatique et courte.

• Portrait de Daunik Lazro. Installation (et projection concert) octophonique. Forme transversale, entre l'essai, le plunderphonic, le documentaire, le cahier d'entretiens, le hörspieler dans l'espace et la sculpture sonore.

Festivals et lieux ayant accueilli ces projets :

Musique Action, Densités, les 38^{èmes} Rugissants, Fruits de Mère, Sons d'hiver, les Instants chavirés, le Horlieu, Théâtre du Lierre, le Molière-scène d'Aquitaine, Radio France...

Martine Altenburger violoncelle

Après des études dans différents conservatoires, elle complète son parcours en Finlande (Savonlinna) avec le violoncelliste Arto Noras et en Allemagne avec Anner Bylma.

Violoncelliste dans le Quintet Distico avec les musiciens improvisateurs Michel Doneda (saxophone), Daunik Lazro (saxophone), Lê Quan Ninh (percussions), Dominique Regef (vielle à roue) (1988-1993).

Depuis 1996, violoncelliste au sein du trio "Quand elle fond, la glace avec l'eau se raccommode" avec Jean Pallandre (bandes, effets sonores), Emmanuel Petit (guitare).

Création de l'ensemble à *Bruit Secret* investi dans la relation entre l'improvisé et l'écrit et notamment l'interprétation du répertoire des pièces de John Cage, Stockhausen.

Travaille régulièrement avec Xavier Charles (clarinette), Jean Pallandre (bandes) et Marc Pichelin (kobel, mélissos) et Laurent Sassi (mixage, diffusion) dans le quintet *Et Simon Quintet* (création à Montreuil aux Instants Chavirés à l'occasion du cinquantenaire de la musique concrète).

Discographie sélective

• Et sinon. Carte postale sonore de Jean Pallandre et Marc Pichelin (Ouïe-Dire Production Mars 1994)

• Lawrence D. Butch Morris - Testament : a conduction collection. Conduction #38 : In Freud's garden (New World Records)

• Trio Horizontal. Enregistré à Toulouse par Laurent Sassi (CDRI Fait-Maison Production / Ouïe Dire

Lê Quan Ninh percussions

De formation classique (1^{er} prix de percussion en 1982 dans la classe de Sylvio Gualda au CNR de Versailles), Lê Quan Ninh a joué dans divers ensembles de musique contemporaine et au sein de compagnies de théâtre et de danse.

Membre du Quatuor Hélios principalement engagé dans la création d'œuvres nouvelles mêlant percussion, théâtre musical et technologies nouvelles.

Improvisateur, il participe à de très nombreuses rencontres en Europe et joue en formations régulières dans des formes où se mêlent musique acoustique et électroacoustique, poésie, performance, actions, cinéma expérimental, photographie, vidéo...

Membre de l'association La Flibuste, un réseau d'artistes basé dans la région de Toulouse et engagé dans la réflexion, l'organisation et la production concernant les pratiques de l'improvisation libre - et du label Ouïe Dire Production.

Depuis 1993, il se consacre également à l'informatique musicale interactive en développant ses propres programmes. Ceux-ci ont été principalement interprétés dans le cadre des concerts des groupes Quanta, Kinobits, Idiom 1238, en solo et pour le Quatuor Hélios.

Discographie sélective

• Arranoa (Beñat Achiary) Ocora pièces avec Michel Doneda (sax soprano) et Beñat Achiary (voix) 1989

• Works for percussion Wergo de John Cage 1889

• En quatuors avec Daunik Lazro (saxes) et Michel Doneda (sax soprano) et le poète Serge Pey 97/98 Montagne Noire Poil, et avec Michel Doneda (saxophone soprano) Laurent Sassi et Marc Pichelin (microphones)

L'Espace Jean Vilar

Rénové entièrement en 1994, la salle Jean Vilar devenue avec sa deuxième salle l'Espace Jean Vilar, s'est dotée de 2 équipements performants et modernes pour y faire du cinéma dans la petite salle (86 places) et du cinéma et du théâtre dans la grande salle (274 places). Le hall d'accueil, centre de convivialité autour d'un bar permet d'attendre le début des séances ou des spectacles dans la tranquillité.

L'espace propose une variété de programmation cinéma calquée sur l'actualité du 7^{ème} art défendant le film d'Art, de Répertoire et d'Essai, qu'il soit français ou montré dans sa version originale sous-titrée.

La saison 1999/2000 est riche

d'événements :

- Festival des écrans documentaires
- Festival de l'Oeil Vers "Afrique Noire"
- Festival Ciné Junior 94, 10^{ème} anniversaire
- Des Cinés concerts
- Du Cinéma dans le biberon (18 mois/4 ans)
- Cycles d'auteurs, soirées débats, rencontres d'acteurs, de réalisateurs
- Rétrospectives
- Avant-premières
- Sorties nationales
- Découvertes...

Les tarifs de l'Espace permettent l'accès à tous et tendent à fidéliser le public que vous êtes. Notre équipe, disponible, à votre écoute souhaite favoriser un échange créatif, source d'assemblée de spectateurs ; telles les commissions "Voir et Revoir", "Salle Môme", et "Recherche".

À n'en pas douter, vous serez encore plus nombreux cette année à venir découvrir la programmation de votre Espace Jean Vilar.

1, rue Paul Signac
RER Ligne B Station Arcueil/Cachan
01 49 69 94 06

samedi 23 octobre
Arcueil

Avant première

● **Berlin-cinéma**
(titre provisoire)
de Samira Gloor-Fadel
(1998, 1h46)

Les Films de la Terrasse
9 rue de la Clergère
P.O. Box 479, 1800 Vevey | Suisse
00 41 21 923 60 00

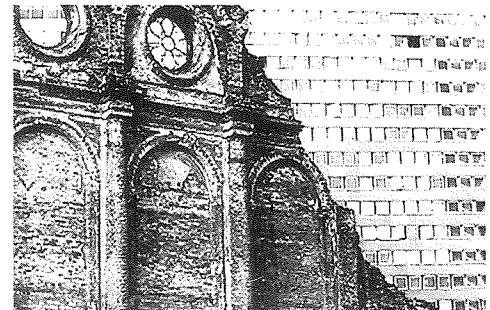
• Une longue méditation sur le vide, celui de l'image, du cinéma, de la ville, du lieu. Berlin est une cité en creux et en noir et blanc. Wim Wenders y balade sa carcasse penchée et sa voix douce, Jean-Luc Godard lâche quelques phrases et Jean Nouvel trace les bâtiments en devenir. Des plans fixes dessinent des frontières mouvantes. La réalisatrice filme un road-movie immobile où les longs travellings marquent des points de fuite. L'errance est seule certitude.

● **Film pour un son imaginaire**
(Chronique Berlinoise)
de Michèle Rollin
(1998, 1h)

iO Production
54 rue de Buzenval 75020 Paris
01 44 93 59 59

• "1987 : nous avons passé la journée à Berlin Est. Ce qui m'a frappé, ce n'est pas ce que j'ai vu, mais ce que j'ai entendu, ou plutôt ce que je n'ai pas entendu. Depuis, il s'est passé beaucoup de choses, le mur est tombé, je suis retournée à Berlin. J'ai demandé à mes amis, de l'ex-Est et de l'ex-Ouest, ce qu'ils entendaient. A travers cette chronique sonore des années 20 à nos jours, entrelaçant imaginaire, souvenirs et témoignages d'inconnus acteurs de leur époque, se révèle la singularité d'une ville qui cristallise les mutations des dernières décennies."

Michèle Rollin



● **Berlin-cinéma** (titre provisoire) de Samira Gloor-Fadel



● **Film pour un son imaginaire** de Michèle Rollin

Goethe Institut
Avant et après la chute du mur

- Le Ciel partagé (Der geleite Himmel) de Konrad Woll, RDA, 1961
- Traces de pierres (Spur der Steine) de Frank Beyer, RDA, 1966
- Der Mann auf der Mauer de Reinhard Hauff, RFA, 1982
- Verriegelte Zeit (Le Temps verrouillé) de Sybille Schönemann, Allemagne, 1990
- La Promesse (Das Versprechen) de Margarethe von Trotta, Allemagne, 1994
- Wege in die Nacht de Andreas Kleinert, Allemagne, 1999

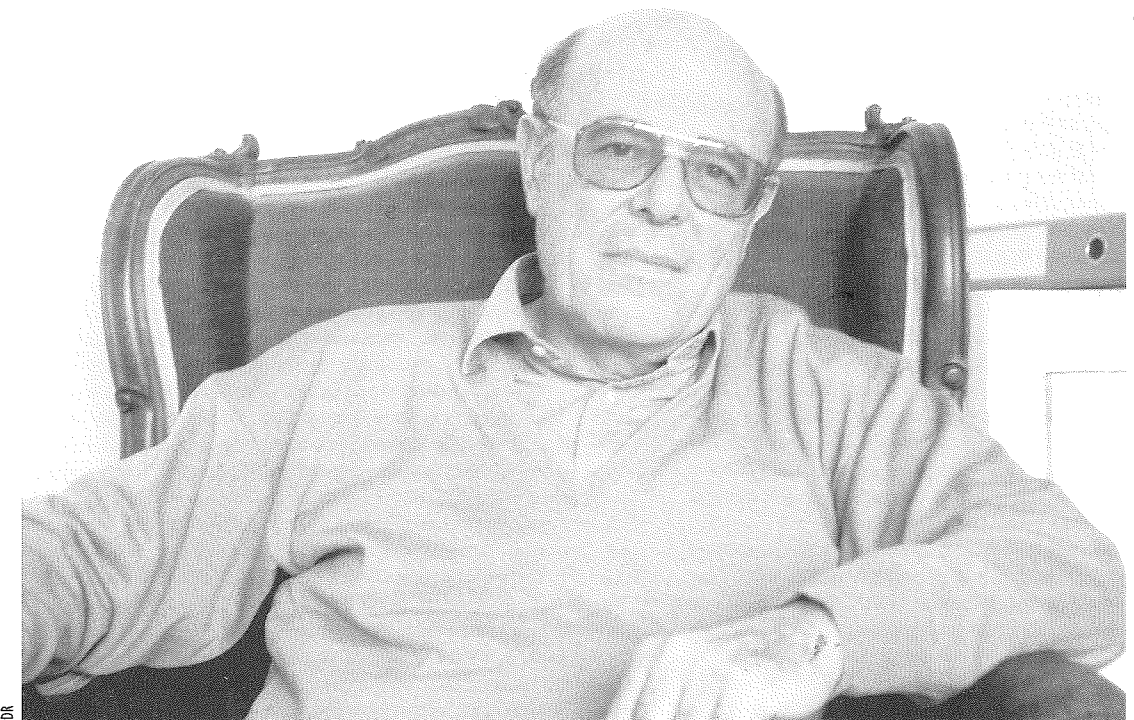
Les représentations seront organisées
du 3 au 8 novembre 1999 au

Cinéma Arlequin
76, rue de Rennes • 75006 Paris
01 42 22 55 79

En collaboration avec Arte,
nous proposons le documentaire
• Operation Treuhand de Axel Grote, 1999
le lundi 18 octobre à 20 h au

Goethe Institut
17, avenue d'Iéna • 75116 Paris
01 44 43 92 30

Rétrospective Marcel Ophüls



"On peut aujourd'hui arriver à saisir dans une chambre, dans une cour de ferme, la vie... Seulement je crois qu'à partir de cette innovation technique, on a recherché trop longtemps le réalisme immédiat et superficiel. Ce qui m'intéresse moi, c'est de retrouver certaines règles de construction... De traiter les idées générales presque en essayiste... Utiliser les ressources du cinéma direct mais en allant plus loin que le constat immédiat."

A la sortie en salle de
Le Chagrin et la Pitié (1971)

Entretien de Marcel Ophüls avec Claude Beylie,
rapporté par Philippe Pilard • Images Documentaires

"Je déteste qu'on se serve du documentaire pour éviter d'avoir des idées."

"Je n'utilise jamais le commentaire en voix off, je déteste les films qui sont des éditoriaux illustrés. Je n'ai jamais considéré que la justesse de la cause autorisait tous les procédés."

Entretien de Marcel Ophüls avec Jean-Michel Frodon
à propos de Veillées d'armes • Le Monde (1994)

Cinq films jalons qui interrogent l'Histoire et sa représentation

Rares sont les cinéastes dans le champ documentaire qui à l'instar de Marcel Ophüls ont acquis une telle notoriété et subi autant d'"oublis" récurrents ; suscité une censure implicite comme le sort réservé à *Le Chagrin et la Pitié*, film réalisé en 1969, sorti dans une unique salle du Quartier Latin en 1971 et programmé... sur une chaîne française, France 3, en 1981 seulement... L'œuvre bousculait l'imaginaire officiel et iconique d'une "France Résistante". Provoquant "un débat d'opinion" lié implicitement aux querelles politiques de l'époque. Qui sont encore les nôtres sans doute, tant l'histoire de Vichy, revient en boomerang un demi-siècle plus tard...

Le Chagrin et la Pitié est aussi le film qui fondait la méthode "Ophüls", sa singularité en même tant que sa reconnaissance. Et allait sans doute induire les sillons ultérieurement labourés. Les films d'Ophüls ont connu les "honneurs" comme l'Oscar en 1989 pour *Hôtel Terminus*, ou les présentations cannoises pour le même film ou pour *Veillées d'armes* en 1994. Avec beaucoup d'éloges critiques et de couverture presse. Pourtant ses films restent fort peu vus, fort peu diffusés.

Chacune de ses productions semble avoir été une saga complexe et au long cours. Par contre-coup, leurs processus multiplient les "ayant-droits" et leurs droits de regard ou de rétention. Rendant difficile la mise en perspective de l'œuvre du "maître d'œuvre d'une comédie grinçante des désastres du siècle" (Gérald Collas, in *Images Documentaires*-1994, Cf. "A lire"). Pour la rétrospective de L'Institut Lumière de Lyon, ou plus récemment, celle en janvier dernier, du colloque du Clémi et de la Cinémathèque de Toulouse (dont nous remercions au passage la

précieuse collaboration), jusqu'aux Ecrans Documentaires, plus modestement, le constat perdure : la recherche de copies fait figure de feuilleton à rebondissements. Il laisse rêveur sur la réalité concrète du droit de l'auteur sur la diffusion de son œuvre, telle qu'il l'a imaginée et conçue, telle qu'elle pourrait dans sa pertinence pérenne rencontrer ses spectateurs. Cinq films donc, de ce brillant "instructeur" de la "mise en procès" "mise en contradiction" de la Mémoire du Siècle. Un cinéma documentaire d'investigation, qui se met en jeu, entre en polémique, s'affiche en moraliste caustique et incisif, affirme un point de vue engagé sur le monde. Sans jamais renier mais au contraire, en exacerbant la spectacularisation cinématographique, la "mise en scène" comme "la mise en condition" du témoin. Qui fonctionne sur la distanciation. Use de l'insert de séquences du cinéma romanesque. Se permet une musicalisation "signifiante" et ironique, joue et se joue de la "personnalisation". S'approprie l'art d'un montage-mosaïque longuement réfléchi pour pousser dans leurs derniers retranchements, les contradictions. A nous de saisir écarts et failles des discours.

Un cinéma qui sait user du temps et de la durée nécessaire, bousculant les standards habituels pour nous permettre de déployer une pensée critique. Profondément hybride et paradoxal, le cinéma de Marcel Ophüls est un "cinéma de cinéma", avec son art de "raconter", la profusion de ses références, sa construction et sa mise en scène. Et c'est aussi un cinéma "en télévision" marqué par l'expérience ORTF d'avant 68 avec Harris et Sédouy pour le magazine Zoom : pour ses conditions de production très souvent, pour les séquences relevant de la forme "reportage" qui

nourrissent propos et démonstration. Pour la diffusion hypothétique que l'on pourrait imaginer...

Un cinéma "libre" qui nous laisse une tout aussi libre conscience d'adhérer ou de contester ses méthodes. Comme celle récurrente, de "piéger" le témoin dans ses contradictions, concessions ou suffisances. Car le dispositif est affiché. Pour toute ses questions de cinéma, pour toutes ces questions d'"Histoire", nous sommes heureux d'accueillir ces films et leur auteur pour une Rencontre à l'issue de *The Memory of Justice*, film jamais distribué ni diffusé hors les festivals et rétrospectives.

Pour ce cinéma du "regard différé" sur l'Histoire, qui comme le souligne François Niney dans le dossier de *Images Documentaires* (cité supra), se rapproche, signe des temps peut-être, de l'"histoire en direct": le quart de siècle séparant *Le Chagrin et la Pitié* de l'Occupation, l'année séparant la chute du mur de *November days*, le "temps réel" du siège de Sarajevo pour *Veillées d'armes*... Mais l'accélération de l'Histoire ne laisse-t-elle pas se perpétuer les mêmes renoncements ?

lundi 25 octobre
Jussieu

● *Le Chagrin et la Pitié, chronique d'une ville française sous l'Occupation* de Marcel Ophüls (1969, 4h16)
Production germano-suisse
Deux époques :
L'effondrement
Le choix

• Une ville sous l'Occupation, Clermont-Ferrand. Témoignages. Ceux des fermiers maquisards Louis et Alexis Grave, de l'ancien Waffen SS de la division Charlemagne, Christian de la Mazière mis en scène dans le symbolique château de Sigmaringen. Des figures de la scène politique de l'époque... Pour une évocation plus que contrastée de la Résistance et du régime de Vichy...

Avant Le Chagrin

Marcel Ophüls est né le 1^{er} novembre 1927 à Francfort. Sa famille exilée en France de 1933 à 1941, se fixe ensuite aux Etats-Unis avant de regagner Paris en 1950. Etudes à la Hollywood High School, l'Université de Berkeley et la Sorbonne. Assistant de Julien Duvivier, John Huston, Anatole Litvak et de son père Max Ophüls sur *Lola Montès*. Il réalise un court-métrage sur Matisse en 1960, participe au film collectif *L'amour à Vingt ans*, puis signe deux long-métrages de fiction. Collabore à la *Sudwestfunk* à Baden-Baden et devient réalisateur-journaliste pour le magazine *Zoom* d'André Harris et Alain de Sédouy sur la chaîne nationale française. Réalise en 1967-1968 *Munich* ou la paix pour cent ans et quitte l'ORTF après les événements de mai 68...

mardi 26 octobre
Jussieu

● *Veillées d'armes, histoire du journalisme en temps de guerre* de Marcel Ophüls (1994)
Production Little Bear, distributeur Bac Films, France
Premier Voyage : 1h32
Deuxième Voyage : 2h21

• Ce film sur les correspondants de guerre et la manipulation de l'information par les médias, est le fruit de six voyages de Marcel Ophüls dans Sarajevo assiégé. L'hôtel Hollyday Inn, lieu de séjour des journalistes, devient le premier "décor du film". Marcel Ophüls accompagne des journalistes comme John Burns, correspondant du New York Times dans et hors la ville assiégée... Et comme contrepoint usuel dans la méthode du cinéaste, différents témoignages tissent un vaste panoramique sur l'évolution des rapports entre journalisme et censure depuis la Guerre de Crimée, moment "fondateur" du reportage de guerre : Martha Gellhorn durant la guerre d'Espagne, Robert Capa au Vietnam, la Guerre du Golfe...

● *November days* de Marcel Ophüls (1990, 2H10)
Production BBC
• L'idée de *November days* était de se servir des souvenirs d'hommes politiques à présent retirés du pouvoir pour porter un regard sur une Europe en pleine évolution. Durant les deux derniers mois de l'année 89, sans que personne ne s'y attende, la période de l'après-guerre a pris fin avec l'effondrement du mur de Berlin. Ce film est un kaléidoscope de pensées, d'images, d'intelligences, tourné dans des bars, des restaurants, des taxis, des chambres, des rues... Avec des extraits d'actualité pris sur cette nuit là, l'image inoubliable de l'homme au marteau, celle du couple buvant du champagne, et les Vopos qui les encourageaient... Suivre ensuite ces mêmes hommes et les filmer dans leur quotidien, mettre en parallèle leurs problèmes personnels et politiques qui résultent de ce moment magique et historique. Passer de l'euphorie au désenchantement puis recommencer."

Marcel Ophüls

"C'est une phrase en exergue du livre de Philip Knightley, *The first casualty*, qui m'a donné l'envie de faire un film sur les reporters : "La première victime de la guerre, c'est la vérité". C'est un projet auquel je tenais et il n'y a pas depuis quinze ans un producteur à qui je ne l'ai proposé".

Marcel Ophüls

mercredi 27 octobre
Jussieu

● *The Memory of Justice*
de Marcel Ophüls
(1976, 4h28)

• Le procès de Nuremberg et sa portée symbolique.

"Nuremberg dans la structure du film joue le même rôle que Clermont-Ferrand dans *Le Chagrin et la Pitié* : c'est le lieu où les destins individuels et les destins collectifs se rencontrent. Pour la construction du film, c'est le manche de l'éventail. A partir de là, l'enquête permet des retours en arrière, mais aussi des réflexions sur le présent et débouche sur l'avenir. Vietnam, Algérie, bombe atomique, stalinisme, CIA, tortures en Amérique Latine et ailleurs. Hitler, semble être à la fois le grand vaincu et le grand vainqueur du XX^{ème} siècle."

Marcel Ophüls

jeudi 28 octobre
Jussieu

● *Hôtel Terminus, Klaus Barbie, sa vie, son œuvre*
de Marcel Ophüls
(1988, 4h27)

Orion Pictures, EU

Oscar du meilleur documentaire en 1989

• "Mon film n'est bien entendu pas un film sur l'Holocauste, ce n'est pas non plus la biographie d'un criminel contre l'humanité. C'est essentiellement un film sur le comportement des gens face à la réalité de cette carrière : les phénomènes de rejet, de complicité ou d'indifférence calculée. Comment les gens se définissent face à cet homme qu'on ramène à Lyon et qui est sans doute le dernier grand criminel à être jugé avant la solution biologique..."

Marcel Ophüls

A lire

Le Numéro 18/19 de la revue
Images Documentaires

consacrait un dossier de 60 pages à l'œuvre du cinéaste à l'occasion de la sortie de *Veillées d'armes*. Cinq contributions éclairantes : autour du film Munich ou la paix pour cent ans de Harris et Ophüls, Gérard Collas s'interroge sur la dialectique : "Force du cinéma ou rigueur historique ?" Philippe Pillard raconte et recontextualise les effets de censure et de "résistances" à la diffusion de *Le Chagrin et la Pitié*. John S. Friedman, conte son expérience de producteur de *Hôtel Terminus* et Sophie Brunet sa collaboration de monteuse sur *Veillées d'armes*. François Niney analyse brillamment l'évolution de la méthode ophülsienne au cours des films et interroge sa pertinence "l'histoire peut-elle se répéter ?"

Images Documentaires
N°18.19/1994 (50F)

Dans les bonnes librairies de cinéma ou
Images Documentaires
27 avenue de l'Opéra
75001 Paris

avec la collaboration de la
Cinémathèque de Toulouse
avec la participation de
planete, la chaîne du documentaire.

> Présentation
de la nouvelle revue en cinéma
L'image, le monde
par Patrick Leboutte
→ Jussieu

Une nouvelle revue, pourquoi ?

Les images nous sont désormais accessibles à domicile, en tous formats, sur tous supports, comme on s'abonne à l'eau, au gaz et à l'électricité. Jour après jour, l'audiovisuel devient un instrument d'intégration dans un marché unique des modes de vie et des comportements. Et jamais le décalage entre ce que par commodité nous appellerons le monde réel et le monde représenté n'a atteint une tension si extrême. Cependant, le modèle de la presse cinématographique de plus ou moins large audience, exclusivement centrée sur la critique des films qui sortent, est resté pratiquement inchangé depuis 1950. Et l'écart devient de plus en plus flagrant entre, d'un côté, des revues de cinéma qui donnent le sentiment d'envisager les images indépendamment du monde qui les suscite, et, de l'autre, des revues d'analyse de l'état du monde qui paraissent à peine considérer les images qu'il produit.

C'est pourquoi il y a urgence à inventer un espace d'analyse inédit qui embrasserait l'ensemble des images en mouvement : le cinéma, certes, mais aussi la télévision, la vidéo et les "nouvelles images". Une revue qui aurait charge de lier l'image et le monde, toutes les images en mouvement à tout le sort du monde. Une revue où la réflexion sur l'image serait le lieu prioritaire d'une riposte pour tous ceux qui veulent s'opposer à la marche du monde comme il va.

Un tel lieu ne peut qu'être une revue de cinéma : partir, au plus loin comme au plus proche, pour enregistrer d'autres gestes, d'autres corps, d'autres savoirs, puis revenir pour les transmettre à ceux qui ne sont pas partis, comme la promesse d'un autre monde enfin à leur portée, telle est en effet l'origine première du cinéma, art travaillé par la question du lien et de la communauté, où la connaissance durable est souvent le fruit d'une mise en mouvement.

Une revue en cinéma, qu'est-ce à dire ?

L'image, le monde ne sera donc pas une revue de critique au sens classique du terme, où l'on rend compte de l'actualité cinématographique du mois. Ses priorités sont ailleurs : informer sur l'ensemble des images en mouvement, réfléchir en termes d'esthétique à leurs mutations, les restituer dans le contexte global de la mondialisation, mettre en perspective de manière accessible les grands enjeux audiovisuels de notre époque, accompagner dans leur travail les

L'image, le monde

cinéastes et les concepteurs d'images nouvelles. Faire en sorte que l'analyse des images devienne un outil essentiel permettant à chacun de peser sur les enjeux du temps.

En un mot, *L'image, le monde* sera une revue en cinéma, comme on dit une revue en français, écrite et pensée d'un point de vue de cinéma par ceux qui l'inventent, l'expérimentent, le perpétuent, le transmettent. Regard inédit sur le monde envisagé du point de vue des créateurs d'images, croisement des connaissances fondé sur l'interdisciplinarité, information et travail de fond : dans *L'image, le monde*, des réalisateurs parlent de leur pays depuis leur point de vue d'artistes. Des cinéastes et des photographes voyagent "en cinéma" et rapportent ce qu'il voient, éclairent la face cachée des événements qu'évoquent les médias. Des urbanistes et des physiciens dialoguent avec des cinéastes du monde entier, des philosophes et des écrivains parlent des images qui les ont marqués, des démographes et des scientifiques parlent du rôle croissant de l'image dans leur métier. Des artistes parlent concrètement de leur travail, au plus près de la création, et des critiques prolongent leur questionnement dans le but de réfléchir ensemble aux principales tendances et préoccupations artistiques du moment.

Une revue sur deux supports

Revue à lire, *L'image, le monde* est aussi une revue à voir. Sa principale originalité est de joindre au support écrit un volet filmé sous la forme d'une cassette qui accompagnera la publication dès le premier numéro. Conçue comme un véritable programme, en complémentarité avec le sommaire écrit, on y trouvera des créations inédites spécialement tournées pour la revue, mais aussi des films déjà existants et privés d'une réelle diffusion, des séquences d'actualité tournées par des cinéastes documentaires, des correspondances filmées, des journaux de voyage, des entretiens, des documents visuels en relation avec les articles du numéro.

Une revue à vivre

Revue à lire et à voir, *L'image, le monde* est enfin une revue à vivre.

Forte d'un cercle de correspondants répartis dans trente-cinq pays, elle s'appuie sur un réseau informel de lieux de diffusion - salles de cinéma, festivals et autres, situés principalement en province - dont le dynamisme et l'énergie déployée

pour faire connaître un cinéma exigeant reste largement ignoré des grands médias.

Ce réseau, nous l'avons beaucoup parcouru depuis trois ans. La demande y est grande d'une revue fédératrice qui, outil de travail et caisse de résonance, ferait remonter dans ses pages ce qui s'y pense, s'y exprime et s'y vit. Il nous reviendra d'inaugurer, sous la forme d'un supplément à vocation informative, un espace éditorial inventif où l'on rendra compte en toute indépendance de ses activités, où de véritables textes informatifs précéderont ses manifestations les plus significatives, où l'on reviendra après coup sur ses apports les plus déterminants, où un agenda sélectif et commenté, plus proche des rendez-vous amicaux que des guides culturels banalisés, redonnera envie de se déplacer et de se rencontrer.

Cette dynamique d'animation est d'autant plus essentielle que *L'image, le monde* doit à ses lecteurs d'être un peu plus qu'une revue : d'abord un lieu de vie, dont l'existence provoque un appel d'air, à rebours des pesanteurs et des résignations d'aujourd'hui.

L'image, le monde



Comment se définit l'appartenance, l'identité, l'attachement à un territoire, "l'Algérianité".

A quarante ans de distance, deux films interrogent les relations paradoxales des "français" à la terre algérienne.

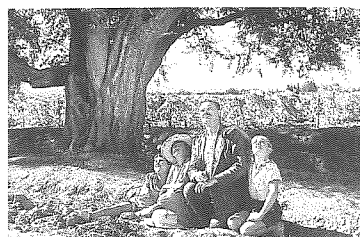
mardi 26 octobre
Jussieu

● *Les Oliviers de la justice*
de Jean Pélégri et James Blue
(1962, 1h21)

Production :
Georges Derocles
• "La représentation de la guerre d'Algérie a toujours fait problème aux cinéastes français. Les films de cette période, en particulier, frappent d'abord par leur vision simplifiée du conflit, souvent présenté comme un conflit classique opposant deux camps trop bien identifiés : d'un côté le F.L.N., de l'autre l'armée française (les appelés du contingent sont au centre de nombreuses oeuvres signées par la Nouvelle Vague : Cavalier, Demy, Godard, Rozier, Varda). Ces films évacuent des images tous ceux que l'on n'évoque jamais : réfugiés algériens, pieds noirs, harkis, membres du Parti Communiste Algérien parqués dans des camps.

Les Oliviers de la Justice échappe à ce manichéisme. Sa force est de ne rien schématiser mais au contraire de tout complexifier, ménageant une place aux multiples figures de l'autre que les événements font apparaître, leur offrant à tous la dignité de plans de cinéma où faire entendre leur voix. Voilà sans doute ce qui rendit ce film irrécupérable et totalement incapable d'être exploité politiquement. Voilà sans doute ce qui déplut, la raison de sa condamnation à moisir dans un trou de l'histoire du cinéma français d'où il émerge aujourd'hui, l'explication d'une censure télévisée qui dure depuis 1965."

Patrick Leboutte
Festival Filmer à tous prix
Bruxelles 1998



● *Les Oliviers de la justice* de Jean Pélégri



● *D'une rive à l'autre* de Marie Colonna

● *D'une rive à l'autre*
de Marie Colonna
(1999, 57 mn)

Production :
Les Films à Lou
74, rue de la Fédération
75015 Paris
01 44 38 90 00
• C'est l'histoire d'une jeune femme née et ayant vécu en Algérie après l'indépendance, fille de pieds-noirs naturalisés algériens, qui, "perturbée" par le retournement historique que représente l'exil actuel de ses parents en France, décide de revisiter leur histoire.

Elle le fait en interrogeant son père et sa mère, ses frères mais aussi certaines personnes qui ont été proches de ses parents à des moments cruciaux de l'histoire algérienne et qui ont emprunté d'autres itinéraires.

A travers le prisme minuscule d'un noyau familial, on percevra certains entrejeux de cette union charnelle et sans espoir qui liât l'Algérie à la France ; union conflictuelle, passionnelle, ambivalente, qui ne cesse de résonner de chaque côté de la Méditerranée.

Une histoire d'exil singulier mais également une simple histoire de famille comme celle de tout un chacun.

histoire(s) de paysages
→ Gentilly

Paysages

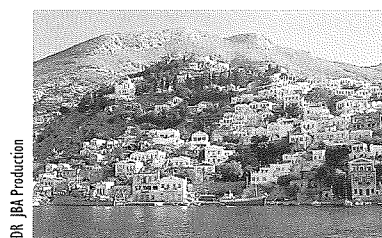
vendredi 29 octobre
Gentilly

● *Bitche*
de Jean-Louis Portron
(1996, 26 mn)
Moselle

• Trois siècles de guerres ont laissé des marques dans ce paysage de frontière. Les plus visibles sont les fortifications dressées contre l'Allemagne. Les contraintes militaires ont modelé le paysage en étouffant toute velléité de développement économique. A présent, la frontière est perméable. Bitche, construite contre l'Allemagne, ne vit plus aujourd'hui que par l'Allemagne. Progressivement, les raisons économiques l'emportent sur les divisions de l'histoire.



● *Bitche* de Jean-Louis Portron



● *L'île de Symi* de Jean-Louis Portron



● *Allemagne orientale* de Jean-Louis Portron

La série Paysages produite par JBA est diffusée sur la Sept-Arte depuis 1994. Elle compte plus d'une vingtaine d'épisodes (des émissions de 26 mn environ) conçus par Jean-Louis Portron, géographe-cinéaste. Chacune propose une découverte minutieuse et détaillée de "paysages", notion prise dans un sens élargi : une île, un village médiéval, une cité industrielle, une bourgade frontalière, une station balnéaire, une "porte de Paris". Elle nous propose une radiographie pointilliste révélant la transformation des sociétés. Et une analyse passionnante de tous les facteurs, géologiques ou géographiques, historiques ou économiques, culturels ou humains qui façonnent, architectent, ordonnent et articulent les manières de vivre dans un espace. Usant avec sobriété des potentialités de la vidéo et de la palette graphique, instillant à travers des témoignages off, une dimension humaine pour chaque lecture du paysage. Sans glisser dans le caractère encyclopédique mais avec un effet mosaïque et pluridisciplinaire, la série démontre toute sa pertinence conceptuelle dans la durée. Comme si la conscience du paysage, née avec la peinture flamande des XVI-XVII^{èmes} siècles, provoquait et proposait une nouvelle dimension du "voir", attentif, scrutateur, perspicace. Au-delà de la contemplation distraite que nous procure souvent le "génie du lieu".

● *L'île de Symi*
de Jean-Louis Portron
(1997, 26 mn)
Dodécannèse, Grèce

• La beauté des îles de la mer Egée masque l'extrême précarité de leur situation. Le problème, pour chacune d'elles, a été de vivre de ses propres ressources, de son sol, de ses vergers, de ses troupeaux ; et, ne le pouvant pas, de s'ouvrir au dehors. Vivre sur une île, c'est vivre avec la mer. C'est ici, dans les Cyclades, que la navigation a pris son essor, au II^{ème} millénaire. Aujourd'hui, le développement du tourisme jugule l'hémorragie humaine qui vidait Symi. Mais alors que l'île avait résisté à des siècles d'invasions guerrières, ces déferlements pacifiques n'en laissent plus que l'apparence.

● *Allemagne orientale*
de Jean-Louis Portron
(1999, 26 mn)
Eisenhüttenstadt

• "La ville où on fait du fer" est une cité de 50 000 habitants située en Allemagne Orientale, l'ex "RDA". Bâtie ex-nihilo il y a un demi-siècle sur un site où se trouvait lors de la Guerre 39-45, un stalag et une usine de Ziklon B. Son développement est lié intrinsèquement à l'implantation d'une usine sidérurgique à l'ère d' "Un Monde nouveau", alors proclamée dans l'Europe de l'Est. A travers les différentes strates de son architecture, se dévoilent les valse-hésitations — idéologiques, politiques, économiques, humaines — qui marquèrent l'évolution de la République Démocratique Allemande. Toujours dépendante de cette quasi mono-activité malgré les mutations qui sont advenues après la Réunification, Eisenhüttenstadt, voit son sort indissolublement inscrit dans la perspective originelle qui l'a fait naître...

JBA Production
37, rue de Turenne
75003 Paris
01 48 04 84 60

> Soirée du Conseil Général
du Val-de-Marne
(soutien au festival depuis
sa création en 1986)
> Soirée anniversaire
pour les 15 ans de ...! Périphérie
→ Gentilly

...!Périphérie

L'oiseau rare

A l'époque où nous avons fondé ...!Périphérie, Jean-Patrick Lebel et moi-même, le cinéma documentaire était un oiseau rare et bien peu d'entre nous croyaient qu'on pouvait raconter une histoire et élaborer une écriture avec ce cinéma-là.

Les salles ignoraient totalement cette production. Arte n'existait pas encore. Le vrai cinéma, c'était le baiser sur la bouche en gros plan, et comme disait Samuel Fuller "la haine, l'amour, le sang, la violence". Le documentaire, c'était filmer des animaux sauvages, des pays inconnus et parfois des ouvriers en grève.

Consacrer l'activité d'un Centre de création cinématographique au cinéma documentaire tenait de la gageure.

Mais nous étions tout de même quelques uns à y voir autre chose. A s'y essayer. A le réaliser. A le produire.

Nous n'avions pas tout à fait tort.

Les quinze ans de Périphérie que nous fêtons cette année en sont la preuve.

Claudine Bories

Périphérie : Qu'est-ce que c'est ?

Centre régional de création cinématographique, Périphérie est implanté en Seine-Saint-Denis depuis 1984. Il a pour vocation de promouvoir et soutenir le cinéma indépendant et en particulier le cinéma documentaire selon trois axes principaux : l'aide à la diffusion, l'action éducative et l'aide à la création ; auxquelles il faut ajouter les *Rencontres du Cinéma Documentaire* dont la 5^{ème} édition a eu lieu du 8 au 17 octobre 1999.

Nous appelons "cinéma indépendant", les œuvres cinématographiques et télévisuelles qui naissent de l'initiative d'un auteur, et qui témoignent d'un regard et d'un engagement singuliers.

Depuis quelques années, le cinéma documentaire est devenu un maillon central de ce cinéma-là.

Produit dans une économie minimale et grâce à des supports légers, il renouvelle les structures du récit cinématographique, il propose des points de vue sur le monde, il nous questionne. C'est pourquoi, Périphérie a choisi de privilégier ce cinéma documentaire.

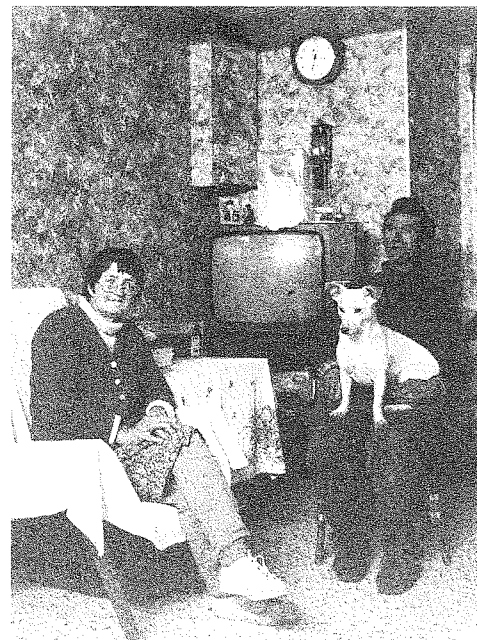
Subventionné par le Conseil général de la Seine-Saint-Denis et la Région Ile-de-France, Périphérie est également soutenu par le C.N.C - dans le cadre de la convention qui lie le Conseil général au Centre national du cinéma - et par la Procirep pour ses actions de diffusion.

Comment fonctionne l'aide à la création ?

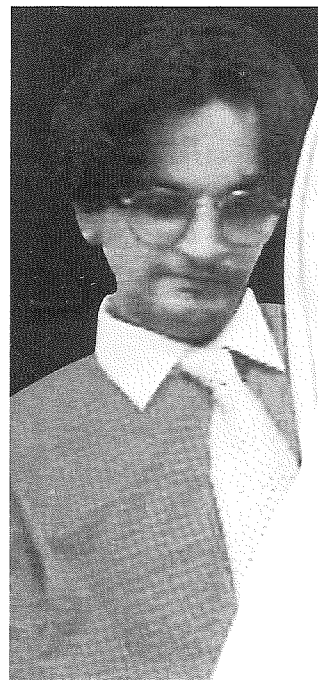
Sont concernés, par l'aide à la création, les projets d'auteurs qu'ils soient destinés au cinéma ou à la télévision, dans la mesure où ils témoignent d'une démarche singulière et d'un fort engagement. Il s'agit d'une aide en industrie qui intervient essentiellement au moment de la post-production des films. Par ailleurs, Périphérie peut également fournir aux auteurs des conseils et des moyens techniques afin d'aider au développement en amont d'un projet, en vue de trouver un producteur. Cette intervention concerne tout particulièrement des projets qui nécessitent un travail au long cours ou dont le financement reste précaire voire insuffisant. Périphérie est équipée de trois unités de tournage, deux unités DV et une unité BETA, d'une unité de report multiformats (BETA, DV, DVCAM, U-MATIC et VHS), d'une régie de conformation (BETA SP) et de quatre salles de montage (AVID, BVU et U-MATIC). Périphérie entretient des liens privilégiés avec la société de production *Périefilms* logée sous le même toit.

...!Périphérie
40, rue Hector Berlioz
93000 Bobigny
01 48 95 23 60

vendredi 29 octobre
Gentilly



• Il était une fois la télé de Marie-Claude Treilhou



• Le Fils du pressing de Pierre-Yves Moulin

● Il était une fois la télé
de Marie-Claude Treilhou
(1988, 52 mn)

Sélection Festival du Cinéma du Réel

Production :
Périphérie / Antenne 2 / Centre
Georges Pompidou

• A la Bastide en Val dans les années quatre-vingt, on regarde la télé, on l'aime, on la charrie, on l'envie, on en parle. Même le curé dans son sermon évoque la séduction et les dangers de "la petite image". A travers ces personnages à l'accent rocaillieux que la réalisatrice connaît bien, nous découvrons une télévision chaleureuse et humaine.

Filmographie :

Simone Barbès ou la vertu
1981 - L.M fiction

Une sale histoire de sardines
1983 - M.M ("Télévision de
chambre" INA)

Lourdes l'hiver
1984 - C.M Prix Jean Vigo

L'âne qui a bu la lune
1986 - L.M fiction

Gaby, Artisan charcutier
1990 - Documentaire

Le jour des rois
1992 - L.M fiction

Paroisse, Paroissiens, Paroissiennes...
1997 - Documentaire

● La Traversée
de la France à pied
de Jean-Paul Andrieu
(1993, 55 mn)

Production :
Les Films du Bouc / Périphérie
/ La Sept-ARTE

• Un homme à pied, avec une caméra, seul, pendant un an, traverse la France, de Paris à la Méditerranée. Il fuit les grandes villes, les grandes routes, les endroits fréquentés. Il cherche des paysages secrets, des lieux inattendus, et surtout des gens - ces "petites gens", toujours là, même si personne n'en parle. Et à travers ces rencontres, se filme et se construit une image de la France.

Filmographie :

Mme Lenoir
1978 - C.M (9')

Jardin du Luxembourg
1980 - C.M (17')

Elise
1989 - C.M (27')

Portrait de Romain Goupil
1989 - C.M (14')

Journal de campagne
1996 - documentaire (78')

Etats de service
1999 - L.M documentaire en cours
de tournage

● Le Fils du pressing
de Pierre-Yves Moulin
(1998, 54 mn)

Prix Jeune Talent de la SCAM 99

Production :
Same Films / La Sept-ARTE /
Citadelle Production / Périefilms

• Pour sauver de la faillite le pressing de ses parents, Imad interrompt ses études de psychologie. Implanté au coeur d'une cité populaire, le commerce avait perdu une grande partie de sa clientèle, de plus en plus touchée par la crise économique. Pour ce jeune-homme d'origine tunisienne, il n'est pas acceptable de perdre un patrimoine familiale, symbole d'une ascension sociale réussie. Face à la crise, Imad fait preuve d'une énergie et d'une imagination exemplaires, inventant une politique de prix adaptée : "le tout à quinze francs"...

Filmographie :

C'est simple
1987 - C.M (16')

Le butin de la reine
1990 - Documentaire TV (26')

Paysage en hiver
1993 - Documentaire TV (26')

Histoires de sangliers à Poggio Di
Nazza
1993 - Documentaire TV (26')

Le grand rush
1994 - Documentaire TV (26')

A propos d'espoir
1991-94 - Documentaire 16mm (57')

Voyage en Aubrac
1996 - Documentaire TV (26')

La dernière trace filmer les lieux de mémoire

La dernière trace, c'est ce qui est donné à voir lorsque nous arrivons trop tard. Après coup. Les cinéastes s'expriment toujours après coup. Comme les historiens qui parlent quand c'est déjà fini, presque réglé, en cours d'être passé — plus ou moins bien passé. Aux historiens, la raison d'être commande un tel délai. Pour réfléchir à ce qui s'est passé, il faut attendre que cela soit passé. Difficile d'allier les deux, de vivre l'événement et d'en faire l'analyse distanciée. D'ailleurs on n'est jamais sûr que le dit événement en soit un, qu'il mérite de passer à la postérité — même si parfois, quand l'époque est agitée et l'émotion intense, on a le sentiment grisant de "vivre l'Histoire". Les historiens ne vivent pas l'Histoire, ils font de l'Histoire. Et pour ce faire, ils ont besoin de recul, de retard. Ils ne sont pas chroniqueurs de l'actualité. A peine contemporains de leur propre pensée.

Pas plus que les historiens, les cinéastes n'ont vocation à vivre dans l'instant. Ni témoins du réel, ni observateurs des événements en cours. En filmant, ils créent de la distance et prennent du recul. Ils refabrique l'espace et le temps en déplaçant l'événement ailleurs et plus tard, c'est-à-dire sous forme d'un récit travaillé. Ils scénarisent le réel à l'aide de médiations techniques qui font écran.

"La dernière trace" intéresse cinéastes et historiens parce qu'ils ne cherchent pas à exhiber le réel mais à le reformuler. La "dernière trace" superpose deux états du monde : celui qui a été, et celui qui est. Ce qui s'est passé, et ce qui se passe. Montrer la dernière trace, c'est organiser l'existence de ce qui n'existe plus. C'est mettre en scène une manifestation ultime, à l'aide d'un témoignage, d'une photographie ou d'une archive, d'un monument ou d'un lieu anonyme, voire à l'aide d'un minuscule fragment de rien du tout. Tout ce qui forme "lieu de mémoire" devient ainsi susceptible d'être exploré, lu ou regardé, filmé.

François Caillat

samedi 30 octobre
Gentilly

● Parmi les hommes 1940-1943

de Peter Forgacs
(1995, 52mn)

dans la série Temps de guerre

• Recueil et mise en scène de petits films d'amateurs tournés entre 1940 et 1943 dans l'Europe occupée. L'existence au quotidien, la vie de famille aussi bien que les grands événements, voilà ces *Temps de guerre*... Les documents sont passionnants parce que tournés sans but esthétique ni souci de propagande. Dans chacun des pays occupés, les réactions sont très différentes, selon qu'on résiste ou qu'on plie l'échine. En Europe de l'est, les populations sont réduites à l'état d'esclaves. Ailleurs, la collaboration des Etats penche du côté d'une Europe asservie.



● Parmi les hommes de Peter Forgacs

Peter Forgacs

• Il est né en 1950 à Budapest. Après des études de sculpture et de graphisme, il est entré aux studios Bela Balasz en 1978. Il pratique la photo, réalise des films expérimentaux et des fictions documentaires pour la télévision hongroise. Après un séjour de deux ans en Angleterre, il commence la série *Hongrie Privée* en 1989. Les quatre premiers épisodes sont présentés en 1992 au Musée National des Monuments français au Palais de Chaillot dans le cadre de "Parcours du double, ethnologie de l'imaginaire". Les Ecrans documentaires ont présenté *Wittgenstein-Tractatus, le dictionnaire bourgeois* en 1994, et *Free Fall* en 1997. A réalisé *Der Maelström*, 1997, primé au Festival international de Films documentaires de Jérusalem ; *Exode sur le Danube*, 1998, Dragon d'argent au Festival du film de Varsovie.

Les thèmes de la journée

Pour évoquer les "lieux de mémoire" dans le cinéma documentaire - et en particulier dans les films projetés durant cette journée - plusieurs thèmes peuvent ouvrir des pistes fécondes...

Le plein et le vide

(avec ou sans archive)

Du passé, il subsiste toutes sortes de souvenirs : documents écrits, dessins ou photographies, témoignages et récits... Mais la part majeure de la mémoire, c'est aujourd'hui l'archive filmée. Depuis l'invention du cinéma, l'archive est devenue la trace par excellence : *trace magique*, qui permet de croiser mille figures légendaires (de Raspoutine à Diana), de contempler tranquillement d'affreuses tueries (refaire Verdun dans son salon), de partager les ambitions des grands et les tracasseries des petits, dans la grande aventure du siècle déroulée devant nous. Mais l'archive est aussi *trace maudite*, se prêtant à l'ellipse ou à la coupe fatale (Staline avec/sans Trotsky), au commentaire envahissant (comment "faire parler" l'image), à la sonorisation forcée (abus de musiques dites représentatives)... Et d'une archive, on pourra toujours donner l'image qu'on veut. Difficile à manier, irréductible au seul effet d'illustration, elle s'avère un matériau très encombrant. Comme un trop-plein de souvenirs.

Le cinéma documentaire qui s'intéresse aux "lieux de mémoire" a toujours à faire avec l'archive. Soit pour se l'approprier (quitte à la remettre en scène), soit pour la délaissier au profit d'images plus récentes. Ainsi aborde-t-il le passé de l'une ou l'autre manière : tantôt en scénarisant des documents légués - photographies ou films d'amateurs dans *Fotoamator* de Dariusz Jablonski ou *Parmi les hommes* de Peter Forgacs, archives plus officielles dans *La Guerre d'un seul homme* de Edgardo Cozarinsky ; tantôt en fabriquant des images inédites - images de la campagne française dans *Le Temps détruit* de Pierre Beuchot. Ici, le réalisateur, évoquant la mort de trois soldats en 1940, mêle aux archives des lieux d'aujourd'hui : des lieux sans mémoire parce que le temps n'y a laissé aucune trace visible, des lieux sans images parce que rien n'y fut jamais filmé, des lieux devenus quasiment vides. Et pour évoquer son père mort en Moselle le 18 juin 40, il montre juste la bordure herbeuse d'un canal, là

où on sait que se déroula la bataille. Il fabrique la mémoire de ce lieu, il filme le vide pour exprimer le plein qui s'y déroula autrefois.

Année 1940. Voilà l'époque montrée selon plusieurs manières cinématographiques. Pierre Beuchot filme un lieu anonyme : le canal de la Marne-au-Rhin, un champ lorrain, un décor banal... Edgardo Cozarinsky montre les Actualités du jour : défilé des allemands avenue Foch, premiers temps de l'Occupation parisienne, symboles et images lourdes de sens. Peter Forgacs et Dariusz Jablonski se contentent de quelques archives privées pour mettre en scène la barbarie...

Les "lieux de mémoire" s'accommodent du vide aussi bien que du plein.

La trace

Au cœur du "lieu de mémoire", il y a la trace. Celle qui subsiste lorsque tout est détruit. Celle qui retient un fragment de passé, exhibe un bout de preuve, signale que quelque chose a eu lieu ici. La trace, meilleure alliée du temps...

Des traces, il en est de toutes sortes. Certaines renvoient à des blessures, d'autres à des instants de grâce. Cicatrices ou médailles. Mais les unes comme les autres s'en vont vite. Elles s'usent et deviennent invisibles. Ou elles s'effacent comme le vent dans le sable... Et bientôt il ne reste que la toute dernière trace.

Le film *Ernesto "Che" Guevara, le Journal de Bolivie*, de Richard Dindo, s'appuie sur l'idée de trace. Il la met en scène, il la parcourt durant une heure et demi de cinéma. Il s'agit ici de suivre la dernière trace du Che : à la fois son ultime aventure politique et son impasse dans la forêt bolivienne. Suivre à la trace le Che, c'est refaire son cheminement dans les sentiers de montagne, parler aux mêmes paysans, vivre jour après jour la logique puis l'échec du projet politico-militaire. Voilà en somme un film sur la réitération. La trace y est moins un vestige qu'un moyen d'accès au passé recomposé. Elle nous met sur la piste et, peu à peu, aboutit à un récit complet.



● Récits d'Ellis Island de Robert Bober et Georges Perec

La métonymie

Les traces se déclinent selon diverses formules. Correspondantes du passé, elles disent ceci plutôt que cela, se montrent volontiers partiales ou s'avèrent incomplètes... Mais elles peuvent aussi, à elles seules, figurer la totalité du passé. En donner une représentation presque idéale. On pourrait parler à ce propos de métonymie : quand la trace est à la fois fragment et totalité, quand elle conjugue détail et synthèse.

Une maison à Prague, de Stan Neuman, s'inscrit dans cette perspective. Le film raconte l'histoire, privée et publique, d'une famille tchèque à travers le devenir de sa maison pragoise. Voilà une petite maison hissée au plus haut rang : elle est filmée comme une métonymie de Prague, du communisme, du XX^{ème} siècle.... Dans les *Récits d'Ellis Island* de Robert Bober et Georges Perec, c'est une métonymie de l'immigration américaine qui est figurée par le baraquement administratif de Ellis Island - petite île face à New-York, où transitèrent durant un siècle tous les arrivants d'Outre-Atlantique. Cette bâtisse, en tant que trace du passé, constitue une métonymie féconde. Elle donne la dimension du peuplement américain, elle signale sa filiation avec le reste du monde. Modeste baraque en bois, elle est la preuve du passage de millions de femmes et d'hommes, le souvenir collectif d'une nation. Elle est devenue aujourd'hui un très officiel "lieu de mémoire" de l'histoire américaine.

François Caillat

Débat public

avec projection d'extraits de films

● Comment filmer la trace ? Que dire de la mémoire ou de l'effacement ? Peut-on représenter l'Histoire ?

A partir de quoi faire revivre
(en images ou en mots) ce qui
n'est plus ?

Voilà quelques questions posées
lors du débat.

Cinq invités pour en débattre :
trois cinéastes, un historien,
un critique - la coordination étant
assurée par des membres de ADDOC.

Avec :

Pierre Beuchot

(extrait : *Le Temps détruit*)

Edgardo Cozarinsky

(extrait : *La Guerre d'un seul homme*)

Robert Bober

(extrait : *Récits d'Ellis Island*)

Philippe Petit

(journaliste, critique)

Henry Roussio

(historien)

Egalement projetés
un extrait de

*Ernesto «Che» Guevara,
le Journal de Bolivie*
de Richard Dindo
et quelques surprises
de dernière heure...

Henry Roussio

• Agrégé d'histoire, ancien
élève de l'ENS St-Cloud.

Directeur de l'Institut
d'Histoire du Temps

Présent (CNRS).

Enseigne à l'Ecole Normale
Supérieure de Cachan.

Auteur de *Pétain et la fin de
la collaboration* (1980),

Le syndrome de Vichy (1987),

Vichy, un passé qui ne passe

pas (1994, en collab. avec

Eric Conan). A fait récem-

ment un livre d'entretien

avec Philippe Petit :

La hantise du passé

(1998, coll. Textuel).

Philippe Petit

• Docteur en philosophie,
enseignant, journaliste à
Marianne.

A été directeur de
collection chez Michalon

(cf. notamment un

Pierre-André Taguieff).

Auteur d'une quinzaine
d'ouvrages d'entretiens

(Conversations pour

demain, coll. Textuel)

avec : Paul Virilio, Rony
Brauman, Daniel Bensaid...

ou Henry Roussio : *La han-*

tise du passé.

● *Le Temps détruit,* *Lettres d'une guerre* *1939-40*

de Pierre Beuchot
(1985, extrait)

• Pendant de longs mois
d'attente de la "drôle de

guerre", trois soldats ont

écrit presque chaque jour à

celles qu'ils aimaient :
Maurice Jaubert était musi-

cien, Paul Nizan, écrivain et

Roger Beuchot — père de

Pierre Beuchot — était

ouvrier. Ils sont morts tous

les trois dans les combats du

printemps 1940. *Le Temps*

détruit, c'est l'histoire de ce

quotidien vécu par ces trois

hommes, raconté à travers

les lettres d'amour qu'ils

envoient inlassablement à

leurs femmes, avant d'être

tués.

● *Récits d'Ellis Island* *(partie 1 : Traces)*

de Robert Bober et Georges Perec
(1978-1980, extrait)

• De 1892 à 1924, près de 16

millions d'émigrants venus

d'Europe, chassés par la misè-

re, la famine, l'oppression

politique, religieuse ou racia-

le, passèrent par Ellis Island,

petit îlot à quelques enca-

blures de la statue de la

Liberté, où le secrétariat

d'Etat à l'Immigration avait

construit un centre d'accueil.

Robert Bober et Georges

Perec décrivent ce qui reste

Pierre Beuchot

• Auteur-réalisateur d'une

vingtaine de films, pour le

cinéma (*Aventure de*

Catherine C., 1990) et la

télévision : fictions (*Hôtel du*

Parc, 1992, *Sade en procès*,

1999, etc.), documentaires

sur l'art et la littérature

(*Francis Ponge*, *Paul Nizan*,

etc.), sur l'Histoire (*Les*

Temps obscurs sont toujours là,

1998)...

Robert Bober

• Réalisateur depuis 1967.

Grand Prix SCAM pour

l'ensemble de son œuvre

(91). A tourné une centaine

de documentaires, notam-

ment : *Cholem Aleichem*,

écrivain de langue yiddish,

La génération d'après,

Mimika L., *En remontant la*

rue Vilin (FIPA d'argent

93), une quarantaine de

sujets avec P. Dumayet

(*Lire, c'est vivre*, etc.), six

numéros pour les "Ecrivains

du XX^{ème} siècle"

● *La Guerre d'un* *seul homme*

de Edgardo Cozarinsky
(1981, extrait)

• En 1940, Ernst Jünger, écri-

vain, aristocrate et officier alle-

mand, est affecté au comman-

dement militaire de Paris. *La*

Guerre d'un seul homme

conjugue les extraits de son

journal intime (de 1940 à

1944) aux images d'archives de

l'époque. Evocations de mas-

sacres, manifestations offi-

cielles, scènes de la vie quoti-

dienne, spectacles culturels et

mondains défilent au son clai-

ronnant de la propagande et se

mêlent aux phrases doulou-

reuses du narrateur.

● *Ernesto "Che"* *Guevara, le Journal* *de Bolivie*

de Richard Dindo
(1994, extrait)

• Du départ mystérieux du

Che de Cuba à son arrivée à

La Paz, des premières embus-

cades jusqu'à la dernière jour-

née du Che le 9 octobre 1967,

le film suit celui-ci pas à pas et

fait renaître sa voix éteinte à

travers son Journal. Avec les

paysages, les témoins et les

documents, il raconte les évé-

nements de Bolivie et recons-

truit les 20 derniers jours de la

guérilla, l'encerclement du

Edgardo Cozarinsky

• Né à Buenos-Aires.

Cinéaste et écrivain. Auteur

de récits et d'essais (notam-

ment sur Henry James et

Borges). Auteur-réalisateur

de films pour le cinéma et

la télévision, parmi lesquels

Jean Cocteau : autoportrait

d'un inconnu (1983), *Pour*

mémoire : les Klarsfeld, une

famille dans l'histoire (1985),

Guerriers et captives (1989),

Citizen Langlois (1994),

Fantômes de Tanger (1999)...

Richard Dindo

• Cinéaste suisse.

Auteur-réalisateur d'une

vingtaine de films docu-

mentaires, parmi lesquels :

Max Frisch - Journal I-III

(1981), *Arthur Rimbaud, une*

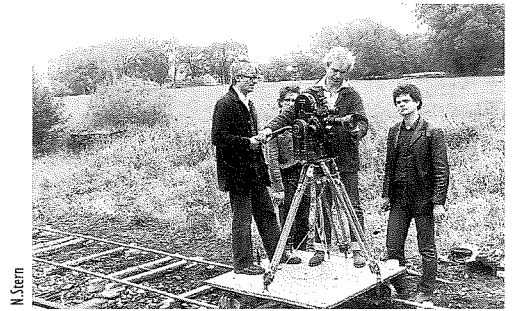
biographie (1991), *Une Saison*

au paradis (1996), *L'Affaire*

Grüninger (1997),

Genet à Chatila (1999)...

samedi 30 octobre
Gentilly



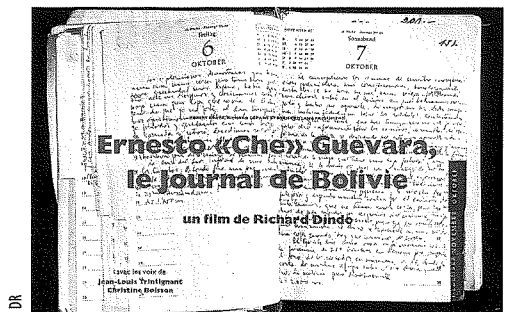
• *Le Temps détruit* de Pierre Beuchot



• *Récits d'Ellis Island* de Robert Bober et Georges Perec



• *La Guerre d'un seul homme* de Edgardo Cozarinsky



• *Ernesto «Che» Guevara, le Journal de Bolivie* de Richard Dindo

L'écho d'un passé assoupi

Faire un film sur les traces du passé, sur l'histoire, ce n'est pas forcément montrer des archives, des images filmées par d'autres, il y a longtemps.

C'est aussi filmer aujourd'hui des lieux qui ont été, hier, le théâtre d'événements importants — personnels ou collectifs — et les réinvestir de la vie, de la réalité d'aujourd'hui. Filmer des lieux vides remplis de vies antérieures. Interroger les traces laissées ou abandonnées sur des "lieux de mémoire". Et cela sans artifices. Sans mise en scène "d'époque". Sans fiction. Sans filets.

Car mettre en scène les événements du passé, c'est d'abord et avant tout se projeter au-delà du présent, pour retrouver les traces fragiles à demi effacées, du passé. Et repérer quelles empreintes, quelles cicatrices ont été laissées dans notre mémoire. C'est faire un cinéma qui, comme un texte de Barthes et contrairement à un texte de Proust, suggère des souvenirs, plutôt qu'il ne les décrit dans les moindres détails.

On voit alors apparaître sur l'écran des images qui n'y sont pas, des images invisibles qui vont surgir dans l'imaginaire du spectateur et résonner dans sa mémoire, différentes pour chacun : des personnages, des cris, mais aussi des fragments de vie intimes perdus dans les dédales de l'histoire officielle et de la pensée unique.

Faire un film, c'est donner à voir et à entendre, à ressentir, et à comprendre parfois. Mais c'est jouer, en plus, avec un autre sens, une autre perception, celle de la mémoire personnelle de chacun. Comment ? Avec peu de choses, justement.

Avec un commentaire, ou un travail sonore particulier. Avec une façon de s'effacer derrière l'image. Dans les films *Récits d'Ellis Island* de Robert Bober ou *Ernesto "Che" Guevara, le Journal de Bolivie* de Richard Dindo ou encore dans certaines séquences du film *Le Temps détruit* de Pierre Beuchot, on retrouve une façon de filmer commune, de suivre des traces au sol, sur les murs, dans les escaliers, parfois sur les lèvres des témoins, de recueillir ces minuscules gouttes de passé qui parfois sont tout ce qui nous en reste. Mais pas plus.

Georges Perec dans *Récits d'Ellis Island* : "Comment reconnaître ce lieu, restituer ce qu'il fut. Comment lire ces traces, comment aller au delà, aller derrière, ne pas nous arrêter à ce qui est donné à voir, ne pas voir seulement ce que l'on savait d'avance que l'on verrait, comment saisir ce qui n'est pas montré, ce qui n'a pas été photographié, archivé, restauré, mis en scène. Comment retrouver ce qui était plat, banal, quotidien, ce qui était ordinaire, ce qui se passait tous les jours."

Comme s'ils avaient voulu, ces cinéastes, recueillir ces traces, précieusement, en créant comme les archéologues un quadrillage autour d'elles pour les dégager délicatement, une à une. Sans les détruire. Sans les réinventer. S'agenouiller au bord de la fouille pour déterrer l'événement historique avec précaution.

Traces, cicatrices, blessures : capter, s'il existe, cet élément matériel si ténu soit-il, à la surface de la terre bien sûr, mais à la surface de la peau aussi, ce qui fait le pont entre ce que nous voyons et ce que nous ne voyons pas.

Se souvenir. Retrouver l'enfance oubliée, perdue. C'est le sujet du film *Nos Traces silencieuses* de Sophie Brodier et Myriam Aziza. "De la bas (en Corée), il ne me reste plus rien ou presque, des images, des souvenirs, si fragiles que je doute souvent ... et puis ... j'ai ces marques sur la peau..." dit Sophie Brodier dans le film, en voix-off. Le passé ici est vécu comme une amputation. On en conserve les cicatrices, le goût et la sensation. Mais pas la mémoire consciente. Il y a comme une sensation d'absence et de manque.... Les lieux sont évanouis. Il ne reste que les traces sur la peau. Il faut questionner, interroger les autres, pour savoir ce qu'il y a eu avant, avant l'arrivée en France, avant l'âge de quatre ans, avant l'adoption. Tenter de greffer un peu de passé sur le présent, de reconstruire une mémoire là où il n'y a que de vagues souvenirs.

Faire resurgir des années plus tard le passé, du lieu même de la mémoire, lorsqu'il est encore habité et vivant, c'est un pari difficile. C'est ce que fait le réalisateur Stan Neumann dans son film *Une Maison à Prague*. Dans ce film, dont le "personnage" central est sa maison de famille, c'est comme s'il "vidait les lieux" de leur vie d'aujourd'hui pour les renvoyer doucement dans plusieurs passés successifs, avec des fragments de mémoire collective. Ses ancêtres célèbres, le passé prestigieux ou renié de la maison familiale, tout cela est tissé avec ses propres souvenirs, et avec le récit des difficultés rencontrées sur les mêmes lieux, aujourd'hui, pour préserver cette maison au cœur de Prague. Des images et des discours entrelacés et indissociables.

Est-ce sans cesse la même histoire qui se rejoue dans les mêmes lieux sous des jours différents, pour nous, les hommes et les femmes ? Cela nous arrive souvent, de rencontrer dans notre vie un fragment d'Histoire, de sentir se réveiller l'écho d'un passé assoupi, et de remonter soudain, légers comme des elfes, le passage du temps. Et croiser en sens inverse, la reproduction du même à travers les âges. Revoir une ville, un quartier, une maison, une

chambre, un mur particulier, mais aussi un champ, une plage, un bout de trottoir, un coin d'ombre dans un salon ou un garage au fond d'un jardin ; des "lieux de mémoire" qui traversent, bouleversent et inversent notre temps. Comme sur une scène de théâtre : des pièces différentes - avec des acteurs différents - y sont jouées, toutes en même temps et s'emboîtent successivement les unes dans les autres, comme des poupées russes.

L'image se brouille. Les souvenirs se superposent. Filmer cela, c'est multiplier des mondes semblables mais différents, pour donner naissance à plusieurs vies en un même lieu. Rappeler, grâce à un travail de scénario et d'images, mais surtout de mémoire, différents temps personnels et/ou collectifs dans un espace unique.

Filmer des traces du passé, c'est une démarche, à la fois d'archéologue et de pionnier. C'est avoir le courage de remonter les pistes du passé, de dégager les couches enfouies d'une histoire collective, ou personnelle, de passer à travers l'écran du présent. Et de s'affirmer dans ce parcours, tout en laissant au spectateur, et à sa mémoire, une place privilégiée.

Laure Delesalle

samedi 30 octobre
Gentilly

● Fotoamator

de Dariusz Jablonski
(1998, 56 mn)

• Walter Genewein, intendant du Ghetto de Lodz en Pologne où furent enfermés des dizaines de milliers de juifs entre 40 et 42, était aussi photographe amateur et a pris quelques centaines de diapos couleurs du Ghetto... Arnold Mostowicz était médecin du Ghetto...

Photos contre témoignage : confrontation.

Dariusz Jablonski

• Diplômé de l'Académie de cinéma de Lodz.

Travaille d'abord avec Krzysztof Kieslowski, puis réalise plusieurs documentaires, parmi lesquels : *A Visit of an Old Lady*, *Artur Brauner*, *Mondo Migliore*...



● Fotoamator de Dariusz Jablonski

● Une Maison à Prague

de Stan Neumann
(1998, 1h10)

• "Un grand siècle, celui qui se termine... Une grande ville, Prague... Une petite maison, celle où je suis né... La maison a traversé le siècle et le siècle a traversé la maison, comme un fil rouge qui a mené ses habitants de l'Anarchisme au Communisme, puis au Stalinisme, puis au Socialisme Réel, puis au réel tout court..."

Stan Neumann

Stan Neumann

• Né à Prague. Auteur de plusieurs films pour la série "Architectures" (*Paris, roman d'une ville*, *La Caisse d'Epargne de Vienne*) ou la série des "Ecrivains du XX^{ème} siècle" (en 1997 : *Rainer Maria Rilke*). Parmi ses autres réalisations : *Les derniers Marranes* (avec Frédéric Brenner, 1990, Prix Futura à Berlin), *Le Temps d'un musée* (1993, primé au Festival du film sur l'art de Montréal)...



● Une Maison à Prague de Stan Neumann

Documentaristes et lieux de mémoire

Les réunions de l'atelier «Histoire» de ADDOC (1998 - 1999) : quelques pistes...

Au départ, une piste de réflexion a été lancée : partir des "lieux de mémoire" dans l'acception que nous en donne Pierre Nora pour interroger la mise en scène des cinéastes documentaristes quand ils abordent l'Histoire.

Qu'est-ce qu'un "lieu de mémoire" ?

"L'expression est faite pour dégager la dimension symbolique, donc mémorielle, donc immatérielle, d'objets qui peuvent être en effet des monuments, des sites, des paysages, des objets palpables, mais aussi- et c'est là son intérêt- des formules, des devises, des représentations, des fêtes, des emblèmes, des commémorations, des dates ; bref, n'importe quel système de signes, pourvu qu'il ait une unité organique et qu'il soit porteur d'une mémoire." **Pierre Nora**

Les lieux de mémoire peuvent-ils être des traces d'Histoire(s) filmées par les documentaristes ?... Comment la parole peut-elle s'y investir ? Quelle parole ?... Des commentaires, des témoignages ?... Comment notre imaginaire s'y projette-t-il au point que le documentaire et la fiction (le romanesque) s'y confondent ?... Au fond, peut-être que "l'Histoire est notre imaginaire de remplacement" comme le suggère Nora... et pour reprendre les termes de Jacques Rancière : *"Voir comment la notion de cinéma et celle d'Histoire s'entrecroisent et composent ensemble une histoire"*.

Dans *Nuit et Brouillard* de Alain Resnais, le montage en contrepoint fait alterner des images d'archives en noir-et-blanc des camps de déportation avec des détails insoutenables, et des images en couleur des camps à l'abandon, vides...

Ce montage compose avec le commentaire de Jean Cayrol et la musique de Hans Eisler une mise en scène lyrique comme une invocation des fantômes de l'Histoire pour marquer un événement contre l'oubli. Les lieux muets et morts, où s'accumulent les vestiges de la tragédie, contribuent à faire fonctionner le film comme une archéologie des camps.

Les fantômes sont devenus des survivants qui témoignent, des mémoires vivantes, dans *Premier Convoi* de Pierre-Oscar Lévy, autre film plus récent sur la déportation. Les lieux deviennent mémoire(s) au singulier-pluriel. Lieux d'arrestations, lieux d'internement et d'extermination, lieux de départ (des rues de Paris, le camp de transit de Drancy, celui d'Auschwitz, des gares en Allemagne, etc) sont autant d'éléments d'une reconstruction de la mémoire à partir de lieux d'histoire(s).

Le Temps détruit de Pierre Beuchot, constitué d'archives de la dite drôle de guerre et d'images tournées en noir-et-blanc et en couleurs sur les lieux où sont morts le propre père ouvrier de Pierre Beuchot, Paul Nizan, intellectuel communiste et Maurice Jaubert, chrétien et musicien (en particulier de *L'Atalante* de Jean Vigo), pose le problème de l'articulation des archives et des lieux. Les lettres de guerre des trois personnages du film, lues en voix off, forment elles-mêmes un autre lieu de mémoire, un lieu qui est aussi "affectif" pour le fils cinéaste (P. Beuchot) appréhendant l'identité de son père disparu et de son environnement au moment de sa mort. Dans ce film, la confusion sur l'identité des archives suscite un questionnement.

Serait-ce un "mal d'archive" ? Le trouble de l'archive, comme l'a exprimé Jacques Derrida *"c'est se porter vers elle d'un désir compulsif, répétitif et nostalgique, un désir irrépressible de retour à l'origine, un mal du pays, une nostalgie du retour au lieu le plus archaïque du commencement absolu..."*. Comment retrouver le vrai du faux dans cette passion originelle ?

La Guerre d'un seul homme de Edgardo Cozarinsky joue sur un montage parallèle du Journal de Ernst Jünger sous l'Occupation de Paris, lu en voix off, et des images d'archives de la vie parisienne sous l'Occupation, au quotidien ; ce parallélisme, comme une distanciation, provoque entre l'image et le son un synchronisme qui est souvent asynchrone.

D'autres films se construisent plutôt sur les traces, les vestiges, et s'engagent dans une sorte d'archéologie des lieux, des paroles, des voix, afin de tenter de faire émerger les processus souterrains de l'Histoire, les ressorts invisibles de la mémoire. Par exemple, les films *Récits d'Ellis Island*, de Robert Bober et Georges Perec, et *Ernesto "Che" Guevara, le Journal de Bolivie*, de Richard Dindo, qui font écho aux "lieux de mémoire" en déclinant différents types de mémoire : mémoire collective, mémoire sociale, mémoire individuelle...

Allemagne neuf zéro ou *Allemagne années 90*, de Jean-Luc Godard, se présente comme un essai, ni documentaire, ni fiction. L'Allemagne elle-même est abordée comme un lieu de mémoire. Le montage des archives de films (*Mabuse, Le Dernier des Hommes*, etc), de la guerre et de la déportation, ou d'événements culturels, tous re-

traités, se présente comme une recherche personnelle sur le statut de l'identité allemande. Le lieu de mémoire peut s'incarner personnellement... Dans ce film, Eddie Constantine, jouant à nouveau le personnage de Lemmy Caution (cf *Alphaville*), est le dernier espion qui recense l'état des lieux de l'Allemagne des années 90... Il vient interroger l'identité d'un peuple partagé entre l'Orient et l'Occident ("Où est l'Occident ?" demande-t-il tout au long du film).

Godard développe cinématographiquement dans *Allemagne neuf zéro* ce que Jacques Rancière théorise. La mise en scène du cinéaste "montre" l'Histoire en renvoyant à une historicité plus fondamentale du cinéma. *"Et sans doute le film documentaire est-il un support privilégié d'une telle démonstration. Si le cinéma est l'art romantique par excellence, l'art de la combinaison de signes, de nature d'intensité et de signification variables, le film documentaire est le cinéma par excellence."* (J. Rancière)

Jean Lassave
et Nicolas Stern

ADDOC Association des Cinéastes Documentaristes

ADDOC est une association groupant plus d'une centaine de cinéastes qui font du cinéma documentaire : surtout des réalisateurs, mais aussi quelques techniciens liés à ces films - chefs-monteurs(euses) et chefs-opérateurs. Il s'agit de gens fortement impliqués dans la fabrication "artistique" des films documentaires, mais sans exclusive de genre, de format, ni de durée : films pour la télévision (courts ou longs) et longs-métrages de salle. Les membres de ADDOC sont davantage associés par un commun désir documentaire que par le contenu de leurs films, au demeurant fort différents. ADDOC n'est pas une école de pensée ni un syndicat - quoique son terrain d'intervention soit assez large puisque l'association essaie d'une part, d'un point de vue pratique, de mener des batailles sur les conditions de fabrication des films ; et s'emploie d'autre part, à développer des réflexions théoriques, notamment sur des questions éthiques ou esthétiques. ADDOC est une association qui regroupe des énergies et met en partage des intérêts communs.

Elle permet d'organiser des rencontres entre cinéastes liés au documentaire. Elle offre l'occasion d'initier avec d'autres - notamment avec le public - une série de réflexions, et de projections/débat comme celle organisée ici, dans le cadre du festival de Gentilly : "La dernière trace (filmer les lieux de mémoire)". ADDOC publie différents textes et informations dans un bulletin trimestriel : "ADDOC Infos". Elle édite aussi ses différents débats menés dans les festivals documentaires : "Cinéma du Réel" à Paris, "Vue sur les Docs" à Marseille, "Etats Généraux du Documentaire" de Lussas, "Biennale du Film d'Art" à Paris, etc. Quatre débats ont été édités récemment, et sont disponibles au public :

- Comment peut-on anticiper le réel ?
- La part du style
- Le droit à l'image (du filmeur et du filmé)
- Comment filmer l'art ?

On peut se procurer ces textes, et toutes informations utiles, auprès de l'association :

ADDOC

14 rue Alexandre Parodi • 75010 • Paris
Tél. 01.44.89.99.88 - fax 01.44.89.99.60

Ubik *folklores imaginaires*

En résonance avec *La dernière trace*

Ubik joue sur différentes scènes parisiennes ainsi qu'en province depuis l'automne 1998 (plus d'une quarantaine de concerts entre novembre 98 et septembre 99). Ce quintet à géométrie variable est né du désir de marier les sonorités et les couleurs de musiques dites "traditionnelles" (Musique arabe, irlandaise, indienne, tzigane...) et de la volonté délibérée d'aller au-delà des collages faciles auxquels nous habitue parfois la "world music" pour créer une alchimie originale.

Les cinq musiciens du groupe, venus d'horizons musicaux hétéroclites, se sont ainsi retrouvés autour de l'idée paradoxale de "folklores imaginaires" qui cristallise l'envie commune de créer un univers à la fois novateur et familier. La place prépondérante laissée à l'improvisation, ainsi que l'utilisation d'un grand nombre d'instruments insolites voire inédits contribuent à créer une sonorité propre à un groupe dont la musique invite tout à tour à la danse et à la méditation.

samedi 30 octobre
Gentilly

Les musiciens

• Fatiha Haddi :

Après l'obtention d'un premier prix de violon au Conservatoire de Caen, Fatiha Haddi s'est investie avec un intérêt grandissant dans la musique improvisée (musique arabe, jazz...) tout en gardant un amour immodéré pour Bach. On a pu l'entendre notamment au sein des groupes Mandarin et Geminga. Passionnée de jazz elle apprend la contrebasse dans le but avoué d'accompagner un jour Steve Coleman au Village Vanguard.

• Christophe Souron :

Batteur de formation, Christophe Souron se consacre exclusivement aux percussions orientales depuis 1995. Ce breton pur souche grand amateur de bombarde et de biniou, se spécialise en musique classique ottomane puis découvre la musique iranienne grâce aux Zarb, tambour aux sonorités magiques dont le jeu subtil nécessite une technique sans faille. Il suit pour ce faire l'enregistrement de Madjid Khalad et d'Adel Shams Eldin. Christophe Souron s'est produit plusieurs années au sein des Moujiks, groupe de musique des balkans qui s'illustre depuis 1996 sur les scènes nationales.

• Jean-Jacques Schmidely :

Prix de conservatoire de clarinette à 18 ans, il apprend la guitare et le piano. Pendant une quinzaine d'années il joue au sein des groupes les plus variés : chanson, jazz, musique latine. Il poursuit en parallèle une formation d'ingénieur du son et travaille avec Michel Portal, Noir Désir... Il découvre la musique indienne et les tablas en 1992, et se consacre dès lors à cet instrument, estimant avoir enfin trouvé sa voie. Il se produit au sein de groupes comme le Mourad Benhamou Interplanetary Orchestra ou le groupe de funk RFE.

● Ubik

folklores imaginaires
avec

Fatiha Haddi : violon

Christophe Souron : Zarb,

derbuka, tambourins, daf,

guimbarde vietnamienne

Jean-Jacques Schmidely : tablas,

cloches, percussions

Azraël Tomé : tricarodon,

dulcimer, harmonica, voix

Etienne de la Sayette :

saxophone soprano, flûtes,

mélodica, bodhrán, escargot,

sanza

• Azraël Tomé :

Fils du chanteur Antoine Tomé, cet autodidacte inspiré joue d'un instrument unique au monde : le tricarodon, sorte de guitare formée d'une caisse en demi-sphère et munie, comme son nom ne l'indique pas, de quatre cordes. Cet instrument fabriqué par son grand-père possède une sonorité unique, à mi-chemin du bouzouki, de la mandole et du banjo. Azraël Tomé entreprend de compléter son expérience en acquérant une solide formation de guitariste jazz. (Conservatoire, Ecole Atla, IACP). Il joue en outre du dulcimer, et suit des cours de chant carnatique (musique de l'Inde du Sud). Il s'est produit en solo (chant / tricarodon) ou aux côtés d'Antoine Tomé, ainsi qu'au sein du groupe de funk "post-atomique" Human Beings.

• Etienne de la Sayette :

Saxophoniste jazz de formation (il a suivi l'enseignement de Tony Pagano, Martial Pardo, David Patrois), Etienne

de la Sayette découvre la musique irlandaise lors d'un séjour à Belfast et apprend à jouer de la flûte traversière en bois et du whistle (il suit l'enseignement de Michel Sikiotakis) tout en continuant à se produire dans diverses formations de jazz (Quartet Aqueux, Cactus Trio, Gulab Ja Moon...) et de funk (Human Beings, Bonobo, Dark Vanor...). Il fabrique ses propres instruments lesquels trouvent naturellement leur place dans Ubik, tel "l'escargot" sorte de clarinette basse archaïque à la sonorité improbable ou de petites flûtes en PVC conçues spécialement pour certains morceaux du groupe.

contact :

Etienne de la Sayette

01 44 53 07 88

ou eteyas@compuserve.com

<http://zicozinc.net/ubik>

Thomas Dreyfuss

Thomas Dreyfuss trouve une grande partie de son inspiration dans les signes et symboles du passé (peintures rupestres, masques africains, codes maya, objets d'art populaire comme les marques à beurre, marques à pain, etc.) qu'il intègre dans ses toiles en les faisant se confronter à une imagerie contemporaine (BD, graphisme, graffitis, publicités, signalétiques, etc.).

Ce qui l'intéresse dans le signe ce n'est pas ce à quoi il renvoie, mais c'est l'invitation à le redessiner et à le peindre qu'il porte en lui.

Les tableaux de Thomas Dreyfuss n'ont donc rien d'ésotérique et il n'y a pas de message à décoder puisque les signes sont surtout utilisés pour leurs qualités plastiques et tendent ainsi à créer de nouvelles valeurs signifiantes.

En même temps que l'élaboration de cette nouvelle syntaxe picturale, les œuvres de Thomas Dreyfuss s'échappent progressivement du cadre de la bidimensionnalité. En effet, les superpositions d'affiches utilisées comme supports sont creusées, frottées, arrachées, et laissent apparaître relief et profondeur au cœur de l'espace peint.

Perig Pitrou

Décrochez-moi ça

28, rue Durantin

75018 Paris

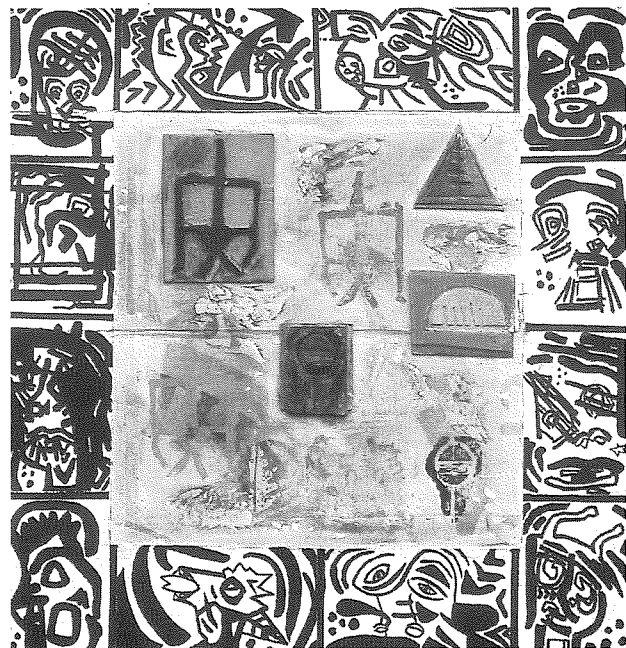
01 42 23 51 90

Exposition des œuvres

de Thomas Dreyfuss

du 29 au 31 octobre 1999

dans le cadre du mois du livre.



Thomas Dreyfuss

Tendances et symptômes

N comme Nombre

Toute équipe organisatrice d'un festival est en principe sommée d'être "ravie et enthousiaste", de voir gonfler chaque année le volume des films inscrits. Aspirants à figurer sur ses écrans, rencontrer "son" public, guigner ses dotations (même modestes au regard des coûts de production) et sa distinction "suprême".

Ne serait-ce pas le signe d'une "extraordinaire" vitalité de la création et de la production ? Un accomplissement de la démarche documentaire, le signe de l'élargissement de ses publics et des potentiels de diffusion ? D'ouvertures d'horizons sur le monde, la vie, l'exploration de la complexité du sens, de la connaissance, de la culture ?

Près de 350 films inscrits donc dans nos trois compétitions...

Chaque année, la même joie aussi éphémère que naïve de voir s'agglutiner sur les rayons ses petits objets banaux "sans qualité" : les cassettes de visionnage ! Et derrière ces boîtiers plastiques, des montagnes de désir, de travail, d'imagination, d'engagement... Que de promesses, quel singulier voyage !

Près de 3 mois de visionnage (que le mot est affreux !), d'exploration, d'évaluation, de doutes, de coups de foudre à confirmer.

C comme Cassette donc...

Ici règne déjà une étrange hiérarchie, celle de l'enveloppe, de l'apparence. Il y a les "anonymes" sans jaquettes, les "siglés" d'une chaîne, les "designés" par une société de production connue, les mises sous uniforme, les "bariolées - bricolées" et même celles sans boîtier, envoyées comme des bouteilles à la mer, parfois avec un petit billet glissé pour annoncer un mixage ou un sous-titrage inachevés.

L'objet cassette ne peut faire rêver. Difficile d'imaginer qu'un objet aussi insipide contienne de la trace, de la mémoire, du cinéma, du sens. Pourtant déjà à ce stade des signes multiples viennent servir, desservir, stimuler, attiser, séduire la curiosité et le désir.

T comme Titre

Il ne fait pas le film (oh combien) ! Lance des pistes, fausses, réelles, imaginaires. Force est de constater qu'ils peuvent être : d'une poésie subtile, intrigants, tautologiques, lourdement didactiques. Certains sonnent secs et péremptoirs, d'autres lancent une romance. Il y a les humoristiques, ceux qui font "document" et d'autres sobres comme des haïkus.

D comme Durée

Certains fleurissent la "case programme" acquise ou secrètement espérée et semblent avoir renoncé à l'avance à tout autre diffusion que télévisuelle. Parfois, parfois seulement le préjugé est vite balayé. D'autres manifestement, ne dédaignent pas l'avenir incertain d'une diffusion en salles. Les "Je m'en foutistes" du tempo autorisé, affichent la durée qu'ils ont décidé hors calibrage : forcément intrigants...

S comme Signature

L'inconnue et celle avec laquelle on a déjà fait un certain voyage lors d'une réalisation antérieure. Avec bonheur ou non.

Le regard, l'écoute, ne sont jamais "innocents". Il faudra naviguer entre réminiscences et oublis sur un thème "connu" ou un "sujet novateur". Juguler les "attentes", la connaissance "prétendue", chercher à oublier l'affect, l'intérêt, les préventions.

F comme Format

P comme Programmation

Exercés, aguerris mais nécessairement subjectifs, l'œil, l'ouïe, les sens, l'esprit critique, raisonné, passionnel, va devoir découvrir cette "programmation" totalement aléatoire, hasardeuse, sur cette même pauvre lucarne du moniteur. Et ce, quelque soit le choix du cinéaste, DV virevoltante, numérique high-tech, super 16 travaillée, grain 8 mm gonflé. De l'intimiste et du grand large, du bavard et de l'audio subtil comme une partition sonore. Tout ainsi : rapper-tisser-rapetasser sur ce même écran. Qui tristesse est aussi le "meilleur avenir" de diffusion possible si souvent !

Donc cet enchaînement incertain et réducteur va faire cohabiter, se télescoper des inconciliables, réduire tel projet ou telle démarche au regard de telle autre, ou au contraire l'exalter.

En prenant le "risque" de nous intituler les Ecrans Documentaires, un pluriel qui se veut ouvert à tous les possibles des champs de représentation du réel, il est logique et c'est la règle du jeu que nous nous affrontions à cette prolifération protéiforme et bourgeonnante.

Une diversité parfois exaltante, parfois inquiétante, quant au devenir que l'on peut imaginer pour une majorité de ces films.

Le désir de "monstration" semble si fort qu'il est parfois aveugle. Comment expliquer autrement cette récurrence annuelle de films dont on peut se demander ce qu'évoque pour leurs auteurs, le terme de documentaire de création, certes vague et incertain.

Nous croyions avoir enfoncé le clou en faisant appel à la création "documentaire" !

C comme Compétition

Dans une société comme la nôtre, quels enjeux d'une ambiguïté malaisante se masque derrière ce drôle de jeu de rôles, de jeu de dupes dans lequel nous nous engluons : sélection - élimination.

Qu'est ce que tout cela peut bien avoir comme rapport avec le cinéma, l'expression, l'expérience ? Rien qui ne ressorte d'un sentiment coupable, culpabilisé mais toujours et toujours plus interrogatif sur le sens à donner à ce que nous considérons comme un "panorama sélectif". Un "donner à voir" : ce qui nous a surpris, intrigué, séduit, sensibilisé, étonné, révélé soudain. Ce "temps passé" avec un film, une œuvre qui soudain s'impose comme une évidence dans son étrange alchimie. Reste que nous interrogeons aussi - signe des temps peut-être - des non-désirs - argumentés de "jurés" sollicités d'avoir à prendre cette pose, cette posture de choisir, élire, exclure...

Après décantation, nous vous proposons cette année encore, 31 films sélectionnés qui expriment chacun un geste cinématographique, une approche, une recherche, qui s'offre et nous offre un espace de réflexion, de perception, de "retours sur nous mêmes". Et d'ouverture. Et simultanément d'une écoute, d'une qualité particulière.

Ce qui les rassemble, aussi divers qu'ils soient, c'est l'absence de recherche de séduction, un jeu avec les codes. D'absence d'autocensure pour correspondre à un sujet dans l'air du temps, à "l'actu". La volonté, même inconsciente de correspondre à une case programme comme un objet dûment formaté. Voire non pas de détourner la "commande" mais d'y installer en contrebande, leur propre musique personnelle dans un attendu implicite. Des films "signés" sans pour autant se poser dans la figure du commandeur : l'auteur.

D'autres films auraient pu figurer à côté d'eux. Pour certains déjà remarqués largement dans d'autres festivals, leur parcours n'obtiendrait sans doute rien de plus à figurer aux Ecrans Documentaires. Leur "visibilité" est déjà acquise. Dernier souci de transparence : deux films en revanche auraient, à notre sens, pu figurer dans ce panorama sélectif. Nous avons proposé à leurs auteurs (en l'occurrence réalisatrices) de figurer dans la programmation thématique du festival. Il s'agit de *Berlin-cinéma* de Samira Gloor-Fadel et de *D'une rive à l'autre* de Marie Colonna.

Les Jurys

• **Jury du Prix des Ecrans documentaires**
Lionel Lechevalier : responsable audiovisuel du Conseil général du Val-de-Marne
Michèle Rollin : cinéaste
Georges Heck : programmeur, responsable de la Maison de l'Image de Strasbourg

• **Jury du Prix du Documentaire court**
Christian Boustani : vidéo-plasticien
Xavier Baudoin : cinéaste
Christine Soulas : bibliothécaire-vidéothécaire Ville de Gentilly

• **Jury du Prix Formations**
Jacques Merighi : responsable de l'atelier de recherche, La Cinquième
Marie-José Le Pottier : responsable vidéo de la médiathèque Jean-Jacques Rousseau de Champigny-sur-Marne
Thierry Maxime : étudiant
Aude N'Guyen : étudiante

Les Prix

• **Le Conseil général du Val-de-Marne** offre le Prix des Ecrans documentaires (15000F et l'étude d'une aide à la création pour un nouveau projet)

• **La DRAC Ile-de-France** autre soutien constant du festival, offre le Prix du Documentaire court (5000F)

• **La Cinquième** parraine le Prix Formations doté de 5000F

> Prix des écrans documentaires

162 films de plus de 40 minutes
13 sélectionnés

jeudi 28 octobre
vendredi 29 octobre
samedi 30 octobre
Gentilly

Tendances

Pratiquement tous les genres imaginables dans la démarche documentaire sont représentés : portrait, art, science, animalier, musical, sociologique, engagement social, littérature, théâtre, danse, actualité politique, découverte, aventure sportive, architecture, histoire, "régionalisme", et même "localisme", identité etc...

Une représentation massive des standards télévisuels 52 mn (120 films entre 50 et 60 minutes) laisse planer toutes les considérations imaginables sur leurs conditions de production, l'enfermement dans un modèle, un carcan, une exigence "programmétique". Films ou documents ? Avec quel cahier des charges, contraintes, voire autocensure... Quelques films (rares) jouent et se jouent de cette contrainte sans renier leur projet, leur effet de sens.

La "confession audiovisuelle", le besoin de "témoigner", le film de "paroles" continuent d'envahir, de phagocyter la démarche documentaire. Ce pourrait être une formidable polyphonie qui ferait sens. C'est plutôt un processus d'accumulation et d'effacement simultané qui en résulte. Tout entendre et rien écouter vraiment, oublier aussi sûrement. Là où le dispositif de mise-en-scène de la parole trouve l'équilibre, l'empathie, la résonance, agit, interagit comme une "conversation", une mise en abîme avec le spectateur, quelque chose de précieux, de singulier advient.

L'engagement social, politique, le désir de refléter conflits, exclusions, problèmes identitaires, présents dans un nombre non négligeable de films s'enferment malheureusement dans des formes convenues ou des tentatives peu probantes, fort peu "communicantes".

Chaque crue de productions charrie aussi quelques thématiques récurrentes : l'exclusion sociale et singulièrement cette année une interrogation sur la fin du monde "paysan", rural.

● Bienvenue au grand magasin

de Julie Bertuccelli
(1999, 4 épisodes de 26 mn)
AMIP

52 rue Charlot • 75003 Paris
01 48 87 45 13
1^{er} épisode : *Piercing interdit*
2^{ème} épisode : *5 millions à l'heure*
3^{ème} épisode : *L'apprentie sorcière*

4^{ème} épisode : *Les larmes de Madame Gourband*

• A Paris, sur le Boulevard Haussmann, le grand magasin des Galeries Lafayette est au même titre que la Tour Eiffel ou les Champs Élysées un symbole de la vie parisienne. Mais le magasin Haussmann est aussi le "vaisseau amiral" de l'un des groupes commerciaux les plus importants de France. Des réunions de direction aux scènes de la vente quotidienne, rythmées par les joies et les peines des uns et des autres, ce feuilleton documentaire nous plonge au sein des mécanismes d'une grande entreprise et de ses contradictions. En suivant nos personnages, en s'attachant à leur personnalité et à leurs parcours, se dessine un portrait des enjeux qui agitent notre société.

● Le Cas Howard Phillips Lovecraft

de Pierre Trividic et Patrick-Mario Bernard
(1998, 45 mn)
Taxi Vidéo Brousse
98 rue J-P Timbaud
75011 Paris
01 40 21 59 59

• Est-ce le jour, est-ce la nuit ? Le temps ne passe pas entre ces quatre murs sales, maculés de taches d'humidité, de traces de doigts. Sommes-nous à New-York ? Ailleurs ? Un appartement new-yorkais, mettons. Un appartement hanté par une chose qui vit là. Ou ne vit pas. Un

appartement rempli par les peurs et les haines de cette chose. Qu'est-ce que c'est ? Lovecraft ? Pas sûr. Est-ce que c'est vivant ? Ça bouge, en tout cas. Ça bouge mais furtivement. Ça vit, donc. Mais à peine. Ça ne respire pas (peut-être par crainte d'attirer l'attention). Non, cette chose n'est pas Lovecraft. Elle n'en est pas l'incarnation. Elle en est une traduction. Voici Lovecraft, tel qu'il se voit lui-même. Réel, mais si peu. Vivant, mais à peine.

Toute marche mystérieuse vers un destin est une tentative de portrait psychique de celui qu'on appelait le «reclus de Providence». Ecrivain dépressif, jamais filmé, jamais enregistré, il ne reste de lui que quelques photographies pieusement regroupées par ses admirateurs. Et puis sa correspondance, innombrable. Et son œuvre immense, qui opère un renouvellement pur et simple de la littérature fantastique.

● L'Homme qui écoute

de François Caillat
(1998, 1h30)
Gloria Films
65 rue Montmartre 75002 Paris
01 42 21 42 11

• "Je suis l'homme qui écoute... Du matin au soir, sans aucun répit... Quelques fois je me bouche les oreilles, mais j'écoute quand même..."

"... Ainsi commence le récit de *L'Homme qui écoute*, journal documenté du monde sonore, exploration de tous les sons formant notre univers auditif : la musique, les sons du langage, les différents bruits (naturels ou fabriqués) de notre quotidien. D'une pièce de Boulez aux "langues à clics" des bushmen africains, du grésillement d'un banc de crevettes aux sons imaginaires de nos rêves, un même désir

entraîne ce récit : "J'aimerais comprendre tout ce que j'écoute, comment je l'entends, pourquoi c'est là..."

L'Homme qui écoute chronique le monde sonore, de Paris à New-York, de Québec à Marseille... Il fait surtout un voyage intérieur dans le monde de la pensée : il démontre notre machine à entendre."

François Caillat

● Vers la mer

de Annick Leroy
(1999, 1h27)
Cobra Films
11 rue des Chartreux,
1000 Bruxelles, Belgique
00 32 2 512 70 07

• "Vers la mer est une traversée de l'Europe, un passage par delà les frontières politiques, un chemin qui relie l'Ouest et l'Est, une épopée vers la mer. Le film débute dans les paysages de la Forêt Noire et se termine au bord de la Mer Noire. Entre ces deux points extrêmes, le film propose la rencontre et des récits avec des gens et des paysages de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Slovaquie, de la Hongrie, de la Bulgarie et de la Roumanie. Paraît-il qu'aller vers l'Est, c'est aller vers le soleil, donc vers la lumière..."

Ce film est non pas vécu comme une aventure, mais bien comme une expérience dans le temps, une occasion de se documenter, de recueillir ce qui est en voie de disparition et aussi d'enregistrer les événements du présent. Le fleuve ne serait-il qu'un prétexte à autre chose ? Le Danube met en parallèle l'intemporel de son parcours et le temporel des personnages. Que ce film puisse être le reflet des petites et des grandes histoires de la vie par delà la diversité des pays et des populations traversées par ce fleuve."

Annick Leroy

● Derrière la forêt

de Gulya Mirzoeva
(1999, 1h15)
Les Films de l'Observatoire
3 rue Niederbronn
67300 Schiltigheim
03 88 19 42 02

• Joueur inimitable de hautbois et d'*üçtelli*, petit luth à trois cordes, le vieux Hayri Dev vit à Tasavlu, au sud-ouest de la Turquie. Un soir, au détour d'une conversation, il décide de traverser dès le lendemain les montagnes de Çameli pour rendre visite à son ami de jeunesse, Mehmet Sakir Akkulak, rude berger et violoniste impétueux, qui habite à un jour de route. Après l'avoir retrouvé dans la montagne, Hayri convainc Mehmet de rentrer avec lui à Tasavlu pour faire la fête. Une mémorable fête de retrouvailles où l'esprit d'enfance transfigurera ces hommes âgés, épris d'une souveraine liberté. Une fête où se conjugueront l'ivresse de la danse et une énergie musicale inépuisable.



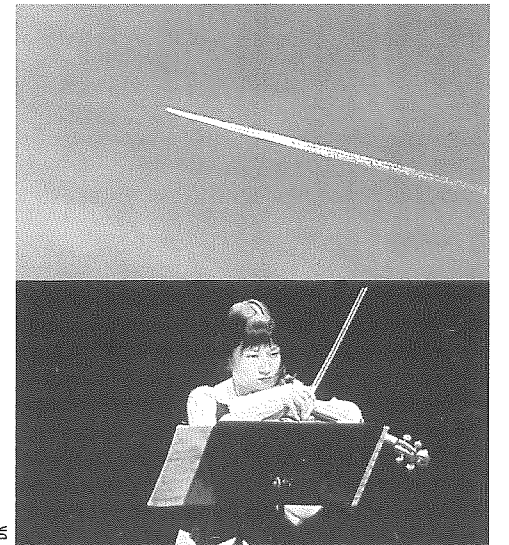
• Derrière la forêt de Gulya Mirzoeva



• Le Cas Howard Phillips Lovecraft de Pierre Trividic et Patrick-Mario Bernard



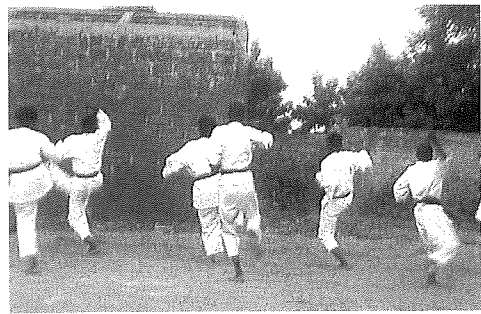
• Bienvenue au grand magasin de Julie Bertuccelli



• L'Homme qui écoute de François Caillat



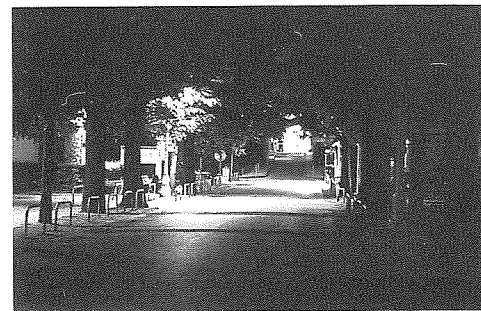
• Vers la mer de Annick Leroy



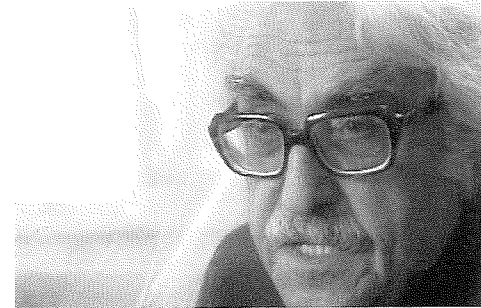
• *Doulaye, une saison des pluies* de Henri-François Imbert



• *Les Enfants du Borinage* de Patric Jean



• *D'une rive à l'autre* de Patrice Dubosc



• *De la chute* de Jean Lefaux et Anca Hirte

● *Doulaye, une saison des pluies* de Henri-François Imbert (1999, 1h20)

Libre cours
12 rue de Paradis 75010 Paris
01 42 46 23 33

• “Moi je crois que ce qui est important dans cette histoire c'est la rencontre de deux hommes. Deux hommes appartenant à des cultures différentes, qui deviennent des amis, et qui se séparent pour suivre chacun leur destin. Je pense qu'il n'y a pas grand chose à inventer. Il faut seulement se fier à ce qui s'est réellement passé et nous le raconter. L'histoire de deux hommes, de deux familles, de deux mondes. Une histoire qui peut arriver partout. C'est l'histoire d'une amitié en fin de compte.”

Adama Drabo, cinéaste

● *Les Enfants du Borinage* de Patric Jean (1999, 54 mn)

CVB
113 rue Royale Sainte-Marie
1030 Bruxelles Belgique
00 32 2 216 80 39

• “Après la vision de *Misère au Borinage* de Storck et Ivens, je décide de retourner au Borinage, lieu de mon enfance, pour écrire une lettre-film à Henri Storck à propos de la misère sociale qui s'est perpétuée jusqu'à mon époque. Faux candide, je découvre dans les quartiers les plus pauvres, les conséquences les plus ignobles de l'horreur économique.”

Jour après jour, la lettre fait découvrir une réalité de plus en plus brutale, parfois insoutenable. Elle tente de lever le voile sur un système social et économique qui justifie la misère totale ou pire, la dissimule. La juxtaposition de ces images de 1933 et d'aujourd'hui me

surprend. Pauvres de générations en générations, les personnages sont des “désaffiliés” : pauvres parce qu'inutiles à l'intérieur d'une société qui n'a plus besoin de leur main d'œuvre non qualifiée, ils sont tout simplement oubliés. Leur misère est avant tout intellectuelle, leurs enfants se retrouvent dans des écoles pour handicapés mentaux légers parce qu'ils ne sont pas stimulés par leur milieu. D'autres ne vont pas à l'école du tout. Privés d'éducation et d'instruction, les générations se suivent et perdent jusqu'à leur capacité de revendiquer. A force d'être méprisés, ils se méprisent eux-mêmes. Ils souffrent en silence dans une violence de tous les jours.”

Patric Jean

● *D'une rive à l'autre* de Patrice Dubosc (1999, 52 mn)

Local Films
45 rue des Orteaux 75020 Paris
01 44 93 73 59

• Au cours de l'année 1999, l'Hôpital Broussais intégrera le nouvel Hôpital Européen Georges Pompidou en construction dans le 15^{ème} arrondissement de Paris. Un film sur l'entre-deux : les soignants et les soignés, la vie et la mort, le dedans et le dehors, le départ et le retour... le passage. Un film sur l'écoute. Sur le silence et l'oubli.

● *De la chute*

de Jean Lefaux et Anca Hirte (1998, 53 mn)
Yumi Productions
6 impasse Mont-Louis 75011 Paris
01 43 56 64 04

• C'est une histoire qui tient une place particulière dans le répertoire des horreurs concentrationnaires du 20^{ème} siècle. Elle se déroule en Roumanie au début des années 50 alors que se met-

tent en place les démocraties populaires. Dans une prison, à Pitesti, où sont regroupés des détenus étudiants, va être menée une expérience, dite de rééducation, qui n'a pas d'équivalent à son époque, ni après, ni de nos jours.

Expérience unique en ce qu'elle force les détenus de la prison à se torturer les uns, les autres. Tous. De façon à ce qu'il n'y ait pas une victime qui ne devienne bourreau, pas un innocent qui ne devienne coupable. Expérience de violence absolue sur les corps et les esprits, emblématique de la nature profonde des régimes de l'Europe de l'Est. La vie, par la suite, pour ces anciens prisonniers politiques ne sera tolérable qu'au prix d'un mutisme absolu. Aux amis, proches, il leur sera impossible de dire : j'ai torturé. J'ai été torturé. Aujourd'hui, trois survivants brisent le tabou tacite. Trois récits intimes pour transmettre l'indicible. Comme une confession.

● *Le Départ* de Damien De Pierpont (1998, 52 mn)

Saga Films
22 rue de la Natation
1050 Bruxelles Belgique
00 32 2 648 48 73

• En 1987, un jeune européen a vécu pendant plusieurs mois à Tokyo, dans une famille japonaise. Très vite, ces gens sont devenus pour lui une seconde famille. Quelques années plus tard, Otsan, le père, meurt d'un cancer. Trois ans après cette mort, ce jeune européen, devenu réalisateur, nous emmène à la rencontre de sa famille d'adoption. Ce regard privilégié nous dévoile un Japon inattendu, bien éloigné des idées reçues, un Japon vu de l'intérieur, dans l'intimité d'une

famille qui, doucement, apprend à dire au revoir à l'absent. Ces peines et ces joies, vécues au quotidien, font étonnamment écho à nos propres questions et aux réponses que chacun tente d'y apporter.

● *Mémoires de pierre* de Emmanuelle Dëmoris (1998, 59 mn)

La vie est belle
7 rue Ganneron 75018 Paris
01 43 87 00 42

• Où il est question d'une carrière de pierre, qui change aussi brutalement que le monde qui nous entoure. Cette même pierre qui a servi à édifier l'église de la Trinité sert aujourd'hui à remblayer les autoroutes. Et ce sont les “travailleurs de la pierre” qui racontent le passé et le présent de la carrière. Les mouvements de la mémoire sont contradictoires, chargés à la fois d'amour et de haine pour ce lieu de travail et de souvenirs. La nostalgie reste, mais l'âge d'or se fissure en un passé moins idyllique qu'il n'y paraît. On peut alors aussi s'interroger sur ce sentiment mélancolique qui nous ferait regretter les églises ou palais d'autrefois au détriment d'une autoroute ou d'une piste d'avion.

● *Derniers mots, ma sœur Joke* (1935-1997)

de Johan Van Der Keuken (1998, 51 mn)
Idéale Audience
6 rue de l'Agent Bailly 75009 Paris
01 53 20 14 10

• “Ma sœur Joke, de deux ans et demi mon aînée, est morte d'un cancer le 8 août 1997. Huit jours avant sa mort, ma femme Noshka et moi avions eu une longue conversation avec elle que j'ai filmée avec une caméra vidéo digitale. Deux jours avant sa mort, j'ai filmé une

deuxième conversation, courte cette fois-ci, avec elle. J'avais demandé à Joke, non sans une certaine timidité, la permission de la filmer. Le film s'est avéré être son dernier “projet”, d'une très grande importance pour elle. Juste avant qu'elle ne meure en notre présence, elle me demanda encore si j'avais bien pu réaliser toutes les prises de vue dont j'avais besoin.

Les conversations parlent du sens de la vie, de la métaphysique ou de son absence, de la vitalité, de la transmission des expériences et des consciences - pour elle peut-être la plus importante. Et aussi de notre relation au sein de la famille, de la lutte et des rapprochements à un âge plus avancé. J'ai aussi filmé sa maison, sa collection d'objets, le vent dans son jardin. Et aussi ses filles (mes nièces) et ma sœur plus âgée, des photos et les tableaux que Joke peignait.”

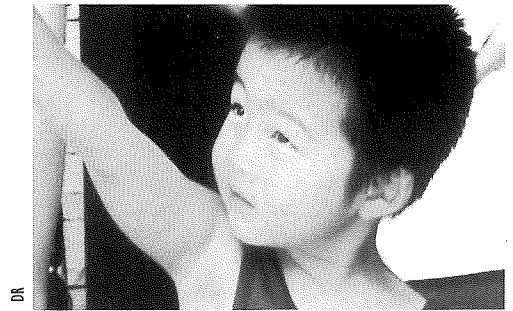
Johan Van Der Keuken

● *Agujetas, Cantaor* de Dominique Abel (1999, 58 mn)

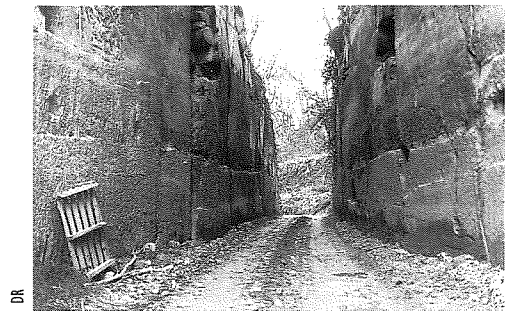
Idéale Audience
6 rue de l'Agent Bailly 75009 Paris
01 53 20 14 10

• Manuel Agujetas est un des plus grands chanteurs de Flamenco de tous les temps. Un des derniers de “l'école” de Jerez et du Cante Jondo dans ce qu'il a de plus ancien et de plus pur, farouche ennemi de la modernité, personnalité très libre et originale, mythique, pour le meilleur et pour le pire, à l'intérieur du monde gitan. Ne sachant ni lire ni écrire, Agujetas vit “en flamenco” dans les environs de Jerez dans la maison qu'il a lui-même construite. C'est là que nous l'avons filmé, dans l'intimité de son environnement familial, avec sa femme japonaise qu'il fait

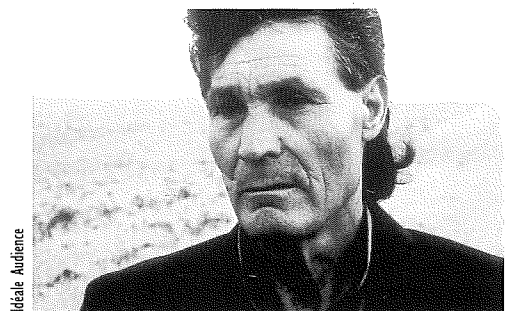
danser, dans son jardin, et dans la forge que lui a léguée son père où il chante tout en martelant l'enclume. Il chante aussi en concert dans une “venta” du village voisin, accompagné par Moraito à la guitare. Des amis d'Agujetas, véritables aficionados, nous aident à comprendre son art en évoquant ses débuts, sa personnalité si particulière, son père, grand chanteur lui-même, dont il a tout appris et à qui il est resté fidèle.



• *Le Départ* de Damien De Pierpont



• *Mémoires de pierre* de Emmanuelle Dëmoris



• *Agujetas, Cantaor* de Dominique Abel



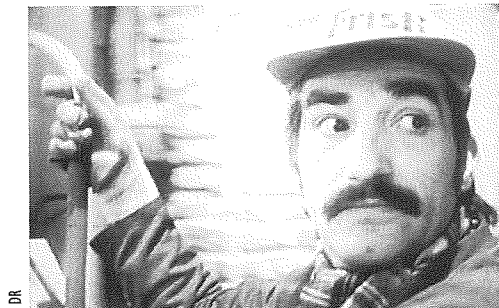
• *Derniers mots, ma sœur Joke* de Johan Van Der Keuken

> Prix du Documentaire court

65 films de moins de 40 minutes

8 sélectionnés

Les Ecrans Documentaires ont choisi cette durée arbitraire pour tenter de "casser" une représentation du temps documentaire correspondant une fois encore au format télévisuel 26 minutes. Un arbitraire qui se révèle assez judicieux en mêlant de réelles "formes courtes" et des moyens métrages. Un éventail, un panorama certes hybride mais qui nous a permis de dégager une sélection qui nous paraît tout à fait "évidente", autant qu'atypique pourtant dans les durées. Ce temps documentaire peut permettre toutes les audaces de forme, suscite l'expérimentation d'écritures et de dispositifs originaux. Nous la trouvons dans tous les films sélectionnés. Dans les films non retenus, la forme magazine, la contrainte télévisuelle et un syndrome "Strip Tease" (souvent mal digéré) prédomine...



DR

• *Eboueurs* de Jean-Christophe Yu



Sachimi Garcia Dos Santos

• *Blending emotions* de Fernando Alvim



DR

• *Les Passagers* de Patricia E. Kajnar

● *Eboueurs*

de Jean-Christophe Yu
(1998, 30 mn)

Wallonie Image Production
16-17 Quai des Ardenes
4020 Liège Belgique
00 32 4 340 10 41

• "Être heureux, c'est être estimé pour ce qu'on est" "Il faut rechercher le frisson, la beauté..."

Alain, éboueur

Utile, nécessaire, indispensable, c'est de loin le plus souvent, que nous le regardons, "protégé" de sa rencontre par l'heure tardive ou matinale durant laquelle, de préférence, il se déplace dans nos rues. L'éboueur est celui qui reste dans les coulisses, celui qu'on ne voit que peu ou pas du tout, celui qui, faisant table nette de notre quotidien fébrile, permet que la fête recommence au lever du jour. Notre gratitude à son égard est à la mesure de la "discretion" avec laquelle il travaille. Rarement exprimée, elle repose sur une certitude tangible : nos restes et nos rebuts seront emportés, éliminés, oubliés quand le jour nouveau se lèvera. Il importe à notre inconscient collectif de savoir que, derrière le tour de magie qui s'opère dans le noir, un homme rythme et gagne durement sa vie.

● *Blending emotions*

de Fernando Alvim
(1999, 18 mn)

Espace Sussuta Boé
61 rue du Collège
1050 Bruxelles Belgique
00 32 2 646 33 94

• Explore la tragédie de la guerre angolaise et ses conséquences. Fernando Alvim artiste angolais, en invitant Carlos Garaicoa (Cuba) et Gavin Young (Afrique du Sud) a créé un dialogue symbolique entre une jambe, une mine et une prothèse.

"Ce film contient des images susceptibles de modifier le poids de la conscience".

● *Les Passagers*

de Patricia E. Kajnar
(1998, 26 mn)

Cinq Continents
10 rue de Cels 75014 Paris
01 40 47 65 05

• La narratrice prépare un film de fiction, pendant l'été 98, à Tokyo. En attendant l'argent, les acteurs, elle fait des images de "repérages", sans savoir si ces images feront partie ou non du film à venir. La ville réelle semble filmée comme un espace mental, inscrit sous le signe du "Passage" : passage d'un pays à l'autre, d'une langue à l'autre, d'un film à l'autre, passage d'un visage à l'autre, de la veille au sommeil, de la vie à la mort, du singulier au pluriel, de la fiction au documentaire (ou vice versa...). Le sommeil collectif si léger et anodin, caractéristique du Japon et le mortel sommeil, évoqué par la catastrophe de 1995, (attentat au gaz sarin), servent de fil conducteur émotionnel à ces "repérages".

A travers les attitudes ensommeillées des passagers du train de Tokyo, le film enregistre des détails infimes de vies quotidiennes jusqu'à ce que les visages deviennent des masques plus abstraits.

Sommeil : à la fois métaphore de la distance qui nous sépare les uns des autres et de ce qui nous unit collectivement au "devenir humain", sans distinction de race et de culture.

"Les Passagers" pourrait être l'approche ethnographique d'un état intérieur fait d'associations sur les thèmes conjoints de l'intime, de la rencontre, du mystère de l'Autre, à l'intérieur et au-delà de tout menace de perte et de destruction".

* Héraclite : *Dormir, c'est participer au devenir humain.*

● *Diego*

de Frédéric Goldbronn
(1999, 39 mn)

Cauri Films
10 Cité d'Angoulême
75011 Paris
01 48 06 15 06

• La guerre civile espagnole (1936-1939) fut aussi une tentative inédite de révolution libertaire. Diego Camacho est l'un des derniers témoins de cette expérience, qui a marqué toute sa vie. Je lui ai proposé de commenter une sélection de photos de l'époque, dont certaines s'attachent à des souvenirs directement vécus, tandis que d'autres renvoient aux scènes de son "roman familial". Le film sera monté comme s'il s'agissait d'une seule nuit, et se déroulera entièrement dans un vieux café de Barcelone. C'est un film sur le travail de la mémoire, qui repose sur un double dispositif : il prend appui sur une iconographie originale de la guerre d'Espagne pour interroger la mémoire de l'un de ses derniers survivants et en même temps se sert de la mémoire vivante pour questionner la mémoire photographique.

● *La Mémoire de mon père*

de Patrick Zachmann
(1998, 30 mn)

Gédéon Programmes
44-50 avenue du Capitaine
Glarnier 93585 Saint-Ouen Cedex
01 49 48 65 00

• Le film d'un fils à son père, avec son père. Le photographe de l'agence Magnum prend la caméra pour tenter de rompre le silence qui s'est installé entre lui et ce père qui arrive au terme de sa vie. Un film sur la mémoire, la transmission intime, la filiation. Mémoire de la déportation des grands-parents, mémoire du camp de prisonniers où le père tente de

cachier ses origines juives... A la faveur de ce dialogue renoué, Patrick Zachmann va plus loin, il essaie de comprendre ses propres interrogations. Pourquoi est-il devenu photographe ? Que signifie véritablement être juif ? ... Les réponses sont au-delà des souvenirs douloureux que ce père livre à son film comme un dernier cadeau. Bien plus qu'un travail de mémoire, c'est une transmission qui s'opère et c'est en cela que ce film personnel atteint une dimension universelle.

● *Le Plat de sardines*

de Omar Amiralay
(1998, 18 mn)
Les Films du Grain de Sable
206 rue de Charenton
75012 Paris
01 43 44 16 72

• Ou la première fois que j'ai entendu parler d'Israël. Au début, il y avait... le plat de sardines. C'était chez ma tante, dans un quartier populaire de l'ancienne Beyrouth. Un jour de canicule de l'été 1950, j'avais six ans, et l'Etat d'Israël en avait à peine deux !

● *Là-bas où le diable vous souhaite bonne nuit*

de Edyta et Vincent Sorrel
(1999, 34 mn)

GREC
14 rue Alexandre Parodi
75010 Paris
01 44 89 90 90

• Le bout du monde. La Pologne et son monde paysan vivent une rupture. La grand-mère se meurt et avec elle la ferme. Ce n'est plus possible de vivre de si peu (pour si peu). Son fils, l'homme du bout du rang, ne restera pas seul au milieu de cette forêt. Quel en est le sens ? Il se souvient cette période où il travaillait "en ville", il y a quinze ans. Il n'arrive pas à regretter et pourtant il sait bien qu'il ne

peut pas rester sur ce sable. A Varsovie, les bouleversements économiques sont ce qu'ils sont. On ressent un vide insupportable. Cette mort puissante devant laquelle on reste les bras ballants. Alors, il va partir, on ne voit pas ce qu'il peut faire d'autre. Nous ne savons pas ce qui l'attend.

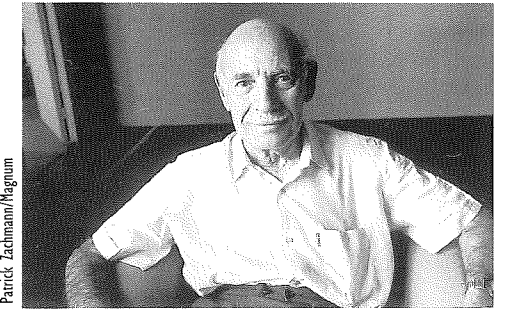
Une photographie de l'instant. Un essai documentaire, à travers une simple histoire, sur les événements humains et économiques qui se déroulent en ce moment en Pologne.

Encore une image de la vie traditionnelle paysanne qui disparaît sous nos yeux, bouleversée par une évolution des sociétés qui dans les pays occidentaux a mis 40 ans à se réaliser.

● *Mort à Vignole*

de Olivier Smolders
(1999, 25 mn)
Wallonie Image Production
16-17 Quai des Ardenes
4020 Liège Belgique
00 32 4 340 10 41

• A quelques clapotis nostalgiques de la langueur théâtralisée de Venise, une simple île dans la lagune, Vignole. Un film de famille. Des regards qui interrogent le temps, la vie qui file, les souvenirs et les oublis. Des naissances, des enfants, des histoires d'amour et de mort. "Filmer ceux qu'on aime, se prétendre à la mémoire et défier la mort". Un film qui interroge les images familiales et par delà, le cinéma et la temporalité incisée de nos perceptions.



Patrick Zachmann/Magnum

• *La Mémoire de mon père* de Patrick Zachmann



Cauri Films

• *Diego* de Frédéric Goldbronn



DR

• *Là-bas où le diable...* de Edyta et Vincent Sorrel



DR

• *Mort à Vignole* de Olivier Smolders

Un aveu d'échec...

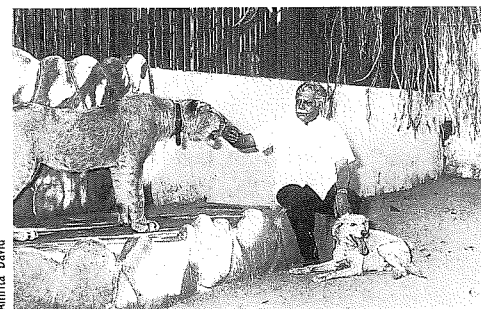
Nous pourrions nous réjouir du nombre croissant (plus de 50%) d'inscrits dans cette compétition ouverte aux films d'écoles de cinéma, d'ateliers ou d'universités.

Nous devons revoir la confrontation impossible que nous envisageons dans un espoir d'ouverture, de dialogue, de démarches, "d'écoles", d'écriture. Force est de constater au regard de la sélection opérée, le décalage entre ce panel de voies d'accès à la réalisation et les films retenus. Nous aimerions croire que seules, les questions de moyens techniques, de temps de production et de réalisation, de "tutorat" et d'encadrement sont en cause...

Plus "perversément" nous craignons que deux symptômes - "pensée unique" télévisuelle et volonté de professionnalisation / insertion - brident considérablement bien des imaginaires et des créativité.



• *Chroniques d'un balayeur* de Brahim Fritah



• *De Bombay à Tel Aviv* de Amrita David

● *Chroniques d'un balayeur* de Brahim Fritah (1999, 22 mn) ENSAD

31 rue d'Ulm 75005 Paris
01 42 97 34 00

• Buons un thé ... Portrait conté et évocation onirique d'Ali balayeur, le "maître d'un royaume désert"... Entre passé et présent, fiction et réalité.

● *De Bombay à Tel Aviv* de Amrita David (1998, 1h02) Fémis

6 rue Francœur 75018 Paris
01 53 41 21 16

• Mêlant bandes d'actualité et films d'amateurs, le film raconte l'immigration des Bnei Israël en Israël. Les Bnei Israël constituent une des trois communautés juives indiennes. Dès la création de l'Etat d'Israël en 1948, ils partent s'y installer. Comment sont-ils accueillis par la société israélienne ? Comment réagissent-ils à celle-ci ? Au bout de 50 ans sont-ils devenus de vrais israéliens ? Ou restent-ils des indiens ? Il n'y a pas de réponses simples. *De Bombay à Tel Aviv* tente de réinscrire la complexité du sujet, tout en favorisant un ton personnel et humain.

● *Greetings from Jerusalem* de Alain-Paul Mallard (1998) Fémis

6 rue Francœur 75018 Paris
01 53 41 21 16

1 - *Dix minutes dans la vie d'une ville* - 10 mn
• Rarement une ville ressemble à ses cartes postales : elle est moins limpide, moins lisible, moins lisse. Quand, par accident, le touriste s'égare des sentiers qui relient les monuments, une autre ville lui saute au visage. Plus terne peut-être,

mais plus authentique. Cette ville autre, modeste, offre, dans ses interstices triviaux, paysages urbains d'une beauté non normative, non consensuelle : il faut chercher leur beauté possible à l'intérieur de nous.

2 - *Auto-portrait d'une ville* - 17 mn
• Auto-portrait de Jérusalem. A travers ses cartes postales - ses cartes de visite - la ville se vend, se vante, s'exporte au monde, exhibe ses bons profils. Sur chaque chromo se dresse un fragment d'une représentation flatteuse : la ville comme ville idéale. Une Jérusalem céleste.

● *Lettres de papi* de Inneke Van Waeyenberghe (1998, 16 mn) Atelier Jeunes Cinéastes asbl 109 rue du Fort 1060 Bruxelles Belgique 00 32 2 534 45 23

• Un film basé sur des lettres de mon grand-père, qu'il écrivait à ma grand-mère au début de la guerre. Le souvenir de mon grand-père devient palpable. Des images minimales de la nature, des changements de lumière et de rythme, des images d'un vieux fort de guerre.

● *La Vie n'est pas faite que des anges* de Marie-Christine André (1999, 27 mn) Ateliers Varan 6 impasse Mont-Louis 75011 Paris 01 43 56 64 04

• Kada a 35 ans, Aram 6 ans. Père et fils, l'un est né en Algérie, l'autre en France. Aram a la naïveté des anges, Kada le vécu d'un homme qui a galéré mais que la musique a sauvé de l'amertume. C'est la relation de ces deux personnages et leur complicité que ce film tente à nous dévoiler à travers leur quotidien.

● *Le Cri de l'encre* de Caroline d'Hondt (1998, 12 mn) Médiadiffusion / IAD 77 rue des Wallons 1348 Louvain-la-Neuve Belgique 00 32 1 045 06 82

• Un papier, une plume, de l'encre, des lignes, des courbes, et... la création ! Dessiner des formes, des éclairs, freiner sec, doucement tracer une courbe puis, repartir en ligne droite. Propositions de plume, arrêtes dorsales, cris écrits de femmes, d'objets.

● *A bras le corps* de Béatrice Chauvin (1998, 22 mn) Ateliers Varan 6 impasse Mont-Louis 75011 Paris 01 43 56 64 04

• Le cours de gym à l'école. Drôle de souvenir pour chacun de nous. Mais pour la 5^{ème} 5 de ce collège, turbulente, agitée et abonnée aux 2/20, c'est là qu'on décide de se mettre au travail.

● *La Maison protégée* de Olivier Pairoux (1999, 12 mn) Médiadiffusion / IAD 77 rue des Wallons 1348 Louvain-la-Neuve Belgique 00 32 1 045 06 82

• Philippe, Huguette, Charles, Dieudonné, Sylvain et Joséphine, définis comme "malades mentaux", découvrent aujourd'hui une issue à leur internement en quittant l'hôpital.

Dans *La Maison protégée* où ils cohabitent, ils apprennent la vie en société avec ses contraintes, ses joies et surtout ses libertés. Comme pour tout individu, la cohabitation n'est pas toujours facile. Elle s'avère peut-être encore plus complexe lorsqu'il faut à la fois combattre sa pathologie et côtoyer celle de l'autre. Mais cette maison représente avant

tout un passage obligatoire entre l'autonomie de groupe et la liberté individuelle à laquelle ils aspirent.

● *Beau comme un camion* de Antony Cordier (1999, 42 mn) Fémis

6 rue Francœur 75018 Paris
01 53 41 21 16

• Ce film trace l'évolution de la perception du travail intellectuel au sein d'une famille ouvrière grâce aux études et aux choix de l'un de ses enfants.

● *Moules frites et marée basse* de Nausicaa Hennebelle (1999, 25 mn) Ateliers Varan 6 impasse Mont-Louis 75011 Paris 01 43 56 64 04

• "En 1982, j'ai 12 ans. Je passe mes vacances à Bray-Dunes, petite station balnéaire populaire du nord de la France. Mon corps se transforme. Je me sens bizarre. A travers les images de cette ville qui se sont fixées cet été là dans ma tête et à travers les vacances de deux enfants d'aujourd'hui qui vivent à leur tour l'été des 12 ans, je veux illustrer le trouble de l'adolescence."

Nausicaa Hennebelle



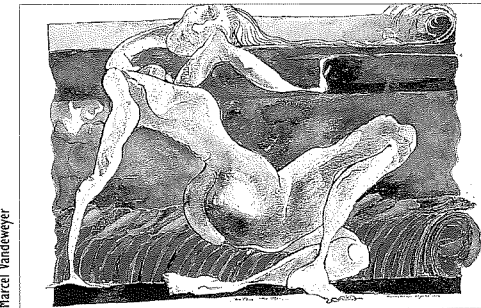
• *Greetings from Jerusalem* de Alain-Paul Mallard



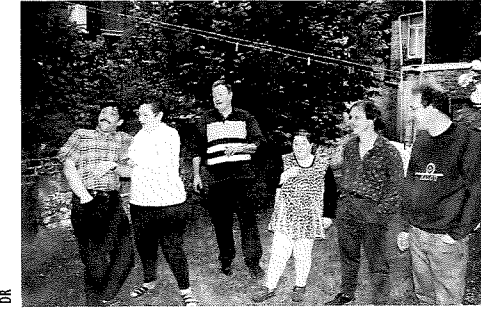
• *Lettres de papi* de Inneke Van Waeyenberghe



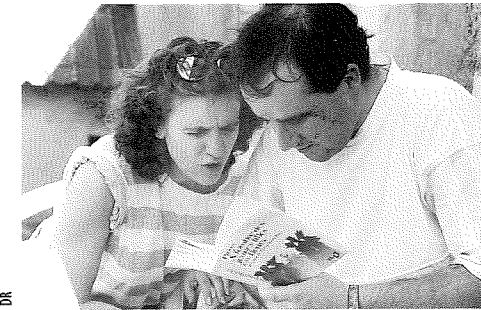
• *La vie n'est pas faite que des anges* de Marie-Christine André



• *Le Cri de l'encre* de Caroline d'Hondt



• *La Maison protégée* de Olivier Pairoux



• *Beau comme un camion* de Antony Cordier



• *A bras le corps* de Béatrice Chauvin



• *Moules frites et marée basse* de Nausicaa Hennebelle

La vidéothèque éphémère à Gentilly

Pour visionner à la carte et à sa guise les quelques 350 films des trois sélections compétitives. Accès libre.

La décentralisation du festival à Gentilly

>séance Antennes de quartiers, mardi 26 octobre à 17h30

● *Tant qu'il y aura de la danse*

de Bruno Maruani
(1999, 58 mn)
Jakaranda Productions
10 avenue Rachel
75018 Paris
01 53 04 38 20

• Thony Maskot est danseur et chorégraphe hip-hop. Ce pionnier, loin des cercles académiques, défend sa passion en transmettant son art aux plus jeunes. Le film est la découverte de ce personnage à la trajectoire hors du commun.



DR

>séance Maison de l'Enfance mercredi 27 octobre à 14h

● *Images* de Pascale Diez (1999, 1h18)

Microfilms
24 ter rue des Bateliers
93 Saint-Ouen
01 40 12 16 18

• "Dix enfants pas tout à fait comme les autres. Dix enfants à l'âge de la pré-adolescence, au moment où l'image est le centre de toutes les préoccupations. L'image de soi, l'image du monde et surtout, celle que nous renvoie les autres. J'ai filmé une année scolaire durant le croisement de tous ces regards en cherchant et quelquefois en provoquant la parole de ces dix mômes qui m'ont pris la tête puis le cœur". Pascale Diez

>séance scolaire vendredi 29 octobre, matinée

● *Il était une fois la télé* de Marie-Claude Treilhou (1988, 52 mn)

• A la Bastide en Val dans les années quatre-vingt, on regarde la télé, on l'aime, on la charrie, on l'envie, on en parle. Même le curé dans son sermon évoque la séduction et les dangers de "la petite image".

A travers ces personnages à l'accent rocailleux que la réalisatrice connaît bien, nous découvrons une télévision chaleureuse et humaine.

La médiathèque de Champigny-sur-Marne

Créée en 1986, la médiathèque constitue actuellement un fonds de vidéos documentaires sur le thème du cinéma : les cinéastes, la technique, le décor, la mise-en-scène...

Soirée spéciale courts

Au programme :
en sélection au festival
Les Ecrans documentaires 1999

● *La Mémoire de mon père* de Patrick Zachmann (1998, 30 mn)

• Le film d'un fils à son père, avec son père. Un film sur la mémoire, l'identité, la transmission intime, la filiation.

● *Diego* de Frédéric Goldbronn (1999, 39 mn)

• La guerre civile espagnole (1936-1939) fut aussi une tentative inédite de révolution libertaire. Diego Camacho est l'un des derniers témoins de cette expérience.

● *Là-bas où le diable vous souhaite bonne nuit* de Edyta et Vincent Sorrel (1999, 34 mn)

• Pologne, deux temps, deux mondes, télescopes. L'urbaine trépidante et ultra libérale chasse aux oubliettes la vieille Pologne catholique et rurale. Un destin métaphorique à la croisée de deux univers.

En sélection au festival
Les Ecrans documentaires 1998

● *Cathédrale* de Xavier Baudoin (1998, 27 mn)

Xavier Baudoin
14 rue de paradis
75010 Paris
01 45 23 13 39

• A Mejorada, tout près de Madrid et son aéroport, Justo a entrepris, voici trente ans, de construire tout seul la dernière cathédrale d'Espagne...

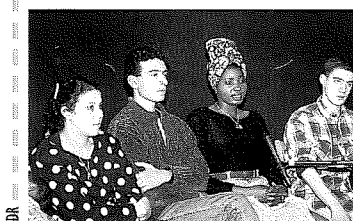
>Médiathèque Jean-Jacques Rousseau
samedi 20 novembre à 20h30
6, place Lénine
94500 Champigny-sur-Marne
01 47 06 67 00

Projections impromptues

● *Tête de file* de Luc Decaster (1998, 2 mn)

Collectif de soutien aux
sans-papiers du Val d'Oise
Michelle Schneerson
16 rue Jean de la Fontaine
95100 Argenteuil
01 39 80 10 49

• Visages de tous les continents. Comme la Terre ils tournent. Des regards interrogent, bousculent. Des mots évoquent quelques bribes d'Histoire... Et l'espoir des Sans-Papiers.



DR

>Index des films par titre

A bras le corps (Béatrice Chauvin)	p. 38
Agujetas, Cantaor (Dominique Abel)	p. 35
Allemagne orientale (Jean-Loïc Portron)	p. 17
Beau comme un camion (Antony Cordier)	p. 39
Berlin, symphonie d'une grande ville (Walter Ruttmann)	p. 7
Berlin-cinéma (titre provisoire) (Samira Gloor-Fadel)	p. 10
Bienvenue au grand magasin (Julie Bertuccelli)	p. 32
Bitche (Jean-Loïc Portron)	p. 17
Blending emotions (Fernando Alvim)	p. 36
Cas Howard Phillips Lovecraft (Le) (Pierre Trividic et Patrick-Mario Bernard)	p. 32
Chagrin et la pitié (Le) (Marcel Ophüls)	p. 13
Chroniques d'un balayeur (Brahim Fritah)	p. 38
De Bombay à Tel Aviv (Amrita David)	p. 38
De la chute (Jean Lefaux et Anca Hirte)	p. 34
Cathédrale (Xavier Baudoin)	p. 40
Cri de l'encre (Le) (Caroline d'Hondt)	p. 38
Départ (Le) (Damien De Pierpont)	p. 34
Derniers mots, ma soeur Joke (1935-1997) (Johan Van Der Keuken)	p. 35
Derrière la forêt (Gulya Mirzoeva)	p. 33
Diego (Frédéric Goldbronn)	p. 37
Doulaye, une saison des pluies (Henri-François Imbert)	p. 34
Eboueurs (Jean-Christophe Yu)	p. 36
Enfants du Borinage (Les) (Patric Jean)	p. 34
Ernesto "Che" Guevara, le Journal de Bolivie (Richard Dindo)	p. 23
Film pour un son imaginaire (Michèle Rollin)	p. 10
Fils du pressing (Le) (Pierre-Yves Moulin)	p. 19
Fotoamator (Dariusz Jablonski)	p. 25
Greetings from Jerusalem (Alain-Paul Mallard)	p. 38
Guerre d'un seul homme (La) (Edgardo Cozarinski)	p. 23
Homme qui écoute (L') (François Caillat)	p. 32
Hôtel Terminus (Marcel Ophüls)	p. 14
Il était une fois la télé (Marie-Claude Treilhou)	p. 19
Ile de Symi (L') (Jean-Loïc Portron)	p. 17
Images (Pascale Diez)	p. 40
Là-bas où le diable vous souhaite bonne nuit (Edyta et Vincent Sorrel)	p. 37
Lettres de papi (Inneke Van Waeyenberghe)	p. 38
Maison à Prague (Une) (Stan Neumann)	p. 25
Maison protégée (La) (Olivier Pairoux)	p. 38
Mémoire de mon père (La) (Patrick Zachmann)	p. 37
Mémoires de pierre (Emmanuelle Démoris)	p. 35
Memory of justice (The) (Marcel Ophüls)	p. 14
Mort à Vignole (Olivier Smolders)	p. 37
Moules frites et marée basse (Nausicaa Hennebelle)	p. 39
November Days (Marcel Ophüls)	p. 13
Oliviers de la justice (Les) (Jean Pélégri et James Blue)	p. 16
Parmi les hommes (Peter Forgacs)	p. 20
Passagers (Les) (Patricia E. Kajnar)	p. 36
Plat de sardines (Le) (Omar Amiralay)	p. 37
Récits d'Ellis Island (Robert Bober et Georges Perec)	p. 22
Tant qu'il y aura de la danse (Bruno Maruani)	p. 40
Temps détruit (Le) (Pierre Beuchot)	p. 22
Tête de file (Luc Decaster)	p. 40
Traversée de la France à pied (La) (Jean-Paul Andrieu)	p. 19
Une rive à l'autre (D') (Marie Colonna)	p. 16
Une rive à l'autre (D') (Patrice Dubosc)	p. 34
Veillées d'armes (Marcel Ophüls)	p. 13
Vers la mer (Annick Leroy)	p. 33
Vie n'est pas faite que des anges (La) (Marie-Christine André)	p. 38

L'association Son et Image de Gentilly (SIG)
Créée en 1985, elle organise le festival
les Ecrans documentaires. Elle a produit une dizaine
de court-métrages documentaires
(Denis Gheerbrandt, Jean-Daniel Pollet, Luc Moullet,
Stephan Moszkowicz, Arthur Mac Caig...).

Bureau du festival
Les Ecrans documentaires
58, avenue Raspail
94250 Gentilly
Tél./fax : 01 47 40 03 45
Siège social SIG
14, Place Henri-Barbusse, 94250 Gentilly

Les lieux du festival
• **Gentilly**
CMAC (Centre Municipal d'Activités Culturelles)
2, rue Jules Ferry - 94250

• **Arcueil**
Espace Jean Vilar
1, rue Paul Signac - 94110

• **Paris**
Campus de Jussieu / Amphi 24
2, Place Jussieu - 75005

L'équipe du festival
Délégué général : Didier Husson
Assistant programmation / régie : Manuel Briot
Assistante communication / relations publiques : Isabelle Duboille
Décoration : Thomas Dreyfuss
Comptabilité : Michèle Miallet
Stagiaire action culturelle : Arnaud Revellin
Stagiaire communication : Isabelle Lelandaïs

Avec la collaboration du Service Culturel,
du service Relations Publiques et la participation de la Maison
de l'enfance, des antennes de quartiers,
du CCAS, de la bibliothèque.

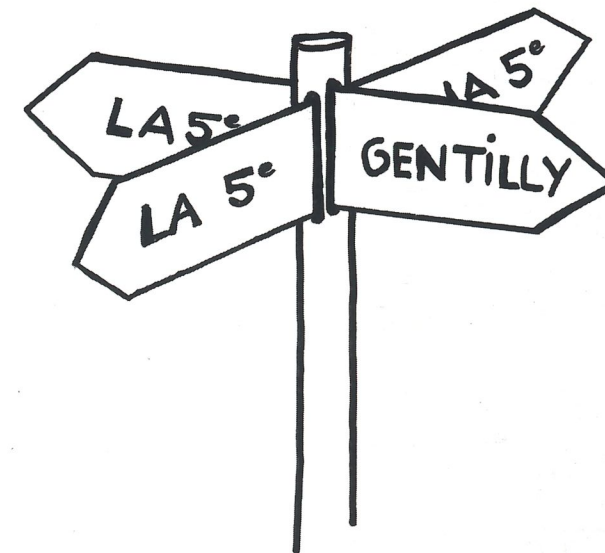
Remerciements chaleureux à Jean-Louis Berdot
pour la rétrospective Marcel Ophüls
Dominique Moussard pour la séquence Berlin
Marie-José Le Pottier pour la séance spéciale courts
Pascal Sennequier et le Ciné-club La Lanterne.



Catalogue
Conception et rédaction : Didier Husson
Conception graphique et maquette : Loïc Loeiz Hamon
Coordination technique : Isabelle Duboille
Prix du catalogue : 30 F

Remerciements
Pierre Cadars, Loïc Grelier, Jean-Paul Gorse et Bruno Dufour
(Cinémathèque de Toulouse), John Friedman (Memory
Pictures), Francis Kandel (planete), Catherine Bizern,
et Albin Brassart (...!Périphérie), Anne Toussaint,
Thomas Lazerges et Laz Bros, Georges Derocles,
Jean-Yves Gloor, Gisela Rueb (Goethe Institut),
Philippe Sarrazanas, Jackie Chavance (iO Production),
Sylvie Richard (INA), Béatrice Aullen (Arte).

➤ **Sur La Cinquième,**
tous les chemins mènent au documentaire.



**La Cinquième partenaire du Festival du Documentaire
du 22 au 31 octobre à Gentilly.**

"Les documents histoire": samedi à 9h00, dimanche à 14h00 et 16h30

"Sur les chemins du monde (découverte/environnement)":

samedi à partir de 16h00

"Les documents art": dimanche à partir de 8h30

"Le document ethnologie": dimanche à 15h00

"Le document santé/science": mardi à 10h40

"Les documents de La Cinquième Rencontre...": lundi, mardi, jeudi
et vendredi à 14h35



La Cinquième

On en apprend tous les jours

3615 5EME (2,23F/mn) - <http://www.lacinquieme.fr>

